

GHISLAIN
GILBERT

LE
SACRE
DES
INDIENS

"La trilogie polar de la décennie."

GÉRARD COLLARD



Né à Belfort en 1977, Ghislain Gilberti a eu plusieurs vies avant de se consacrer à l'écriture romanesque.

Titulaire d'un CAP et d'un BEP en électrotechnique, il s'essaie à la musique dans un premier temps, dans différents styles. Il organise également de nombreux événements musicaux (licites ou illicites) dans le domaine des musiques électroniques tout en écrivant activement.

Après son service militaire, il se lance dans l'univers des modifications corporelles (tatouages, piercings, scarifications...).

Son premier roman, *Dynamique du chaos* (2004), sera refusé par plusieurs maisons d'édition. En 2008, il décide de l'envoyer en masse par courriel et de le proposer en téléchargement libre sur Internet. La réussite de l'entreprise (plus de 100 000 lecteurs officiels au moment de sa publication papier aux Éditions Ring en février 2016) contribue à la suite de sa carrière littéraire.

En 2013, les Éditions Anne Carrière publient son deuxième texte, *Le Festin du Serpent*, qui remporte le Grand Prix France Bleu des lecteurs, le prix Découverte Polars Pourpres, et atteint la dernière sélection du prix du Meilleur Polar francophone cette année-là.

Le Baptême des ténèbres (2014) est finaliste du prix du Meilleur Polar francophone en 2015. En 2016, Ghislain Gilberti obtient le Lion d'or du meilleur auteur à Belfort pour l'ensemble de son travail.

Profondément enraciné dans la culture underground, il est aussi l'auteur de *Dernière sortie pour Wonderland* (2017), une réécriture sombre et dérangeante d'*Alice au pays des merveilles*.

Travaillant dans le registre contemporain noir, il puise dans les replis les plus sombres du corps social de quoi alimenter une littérature incisive, réaliste et sombre.

En 2022, il fait son grand retour chez Hugo Thrillers avec *L'évangile de la colère*, également disponible en poche chez J'ai lu.

Le Sacre des Impies

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

L'évangile de la colère

La trilogie des ombres 1 – Sa Majesté des Ombres

La trilogie des ombres 2 – Les Anges de Babylone

GHISLAIN GILBERTI

Le Sacre des Impies

La trilogie des ombres – 3



© Éditions J'ai lu, 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Séverine P.
Aux sept âmes.
À ma conscience.*

*Et à tous ceux qui luttent encore,
qui gardent leurs yeux ouverts,
peu importe si ça fait mal.*

*Pour Kayanée M.
À la mémoire du Grand Duc
Et de mon camarade Philippe Nahon.
À mes amis Jean-Guillaume « Guignol » Rossel,
Lolita, Nelson Bouillon (fils de Rosita), Mustafa Imtital.
Et pour mes enfants chéris: Paul, Asia,
Kurt & Harley von Mars.*

Derrière le rideau

Introduction de l'auteur

Quand j'ai entamé l'écriture de cette trilogie, je savais que j'aurais un mal fou à la clore. L'appréhension grandissante en voyant arriver ce moment aura été brutale. J'ai vécu un véritable cauchemar et l'état dans lequel je suis en écrivant ces mots est un mélange de dépression nerveuse et d'essoufflement moral.

Les raisons sont nombreuses, mais c'est principalement l'engagement émotionnel qui est en cause, ce que je savais dès le départ, sans vraiment me rendre compte de l'importance que ça allait prendre.

Pour avancer et enfin terminer cette trilogie, il faut sacrifier des personnages qui, pour la totalité, sont basés sur de vraies personnes, proches, connaissances, rencontres, etc. Certains plus ou moins limitrophes de la réalité, d'autres beaucoup plus éloignés, mais qu'importe : je finis toujours par m'attacher à eux.

Dans les deux premiers tomes, j'ai joué avec le feu.

J'ai impliqué des personnes dont je suis ou étais trop proche pour en faire les principaux protagonistes de cette longue histoire. Pour ne rien arranger, quelques fragments autobiographiques se sont mis à ressortir dans le texte sans que je n'y prête vraiment attention. Tout ça a fini par générer des situations qui m'ont grandement éprouvé. Mon âme a été mise au supplice quand j'ai dû y faire face pour les résoudre.

C'est alors qu'il s'est produit un phénomène étrange : l'impression que le contrôle sur la narration m'avait échappé. J'ai vécu pendant plus de trois ans avec des personnages qui sont de vrais monstres, pourtant je sais que pour la majeure partie d'entre eux, il y a de sombres racines au mal qu'ils incarnent. Je me suis souvenu qu'ils avaient tous été des enfants, innocents et fragiles, facilement influençables, modulables ou déformables. Je ne savais que trop bien que la noirceur vient toujours de quelque part, et ça m'a donné envie de partager ça avec vous tous qui composez mon lectorat.

L'important, avant que vous entamiez le dernier tome de cette saga, est de savoir que je n'ai pas choisi la solution de la simplicité pour terminer cette saga. C'est même presque l'inverse, j'ai pris d'énormes risques en m'engageant dans la voie que j'ai finalement prise pour la fin du voyage. Ce faisant, je savais déjà que j'allais décevoir une partie d'entre vous ; j'espère de tout cœur que cette part de victimes de ma décision ne sera pas trop importante, car je déteste décevoir.

Afin que vous puissiez comprendre les grandes lignes de la création de ce *Sacre des Impies*, je vais revenir sur les tomes précédents.

Dans *Sa Majesté des Ombres*, l'enquête de police était au premier plan, ne laissant qu'entrevoir les membres de l'organisation criminelle. Dans *Les Anges de Babylone*, je faisais à peu près l'équilibre dans la narration entre la reprise des investigations et le fonctionnement de Borderline. C'est donc avec une certaine logique que *Le Sacre des Impies* met à présent l'accent sur Faust Netchaïev et sa bande de sociopathes, ne laissant que peu de place aux descriptions des investigations. Et quoi de mieux pour comprendre ce qui semble impossible à l'être que de plonger dans ses origines ?

Sachez que j'ai mis toute mon âme pour pouvoir équilibrer quelque peu la balance émotionnelle qui a rythmé cette saga. J'ai reçu l'aide de ma directrice éditoriale pour optimiser le choix que j'ai fait. Le résultat, vous allez le découvrir entre les pages qui suivent.

Je pense que celles et ceux qui ont lu et apprécié *Dynamique du Chaos* vont retrouver ici quelques accents de cette œuvre autobiographique, dans le fond comme dans la forme.

Je souhaite de tout cœur que la voie choisie déçoive le moins de monde possible et que cette *Trilogie des Ombres* aura trouvé un écho aussi fort que possible en vous tous.

Avec mes amitiés.

Ghislain GILBERTI
Belfort, 2020

PROLOGUE

Semailles

La question du sort de l'espèce humaine me semble se poser ainsi : le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction ? À ce point de vue, l'époque actuelle mérite peut-être une attention toute particulière.

Sigmund FREUD
Malaise dans la civilisation

Il y a deux types d'hommes : ceux qui cherchent leur père, et ceux qui cherchent à tuer leur père.

Éliette ABÉCASSIS
Mon père

Michel Grux, pour la première fois depuis 2003, a une occasion de terminer ce qu'il a commencé au dernier étage de la Villa Venezia.

L'opportunité est trop belle pour la laisser passer. Toute la rage accumulée durant ces années est enfin sur le point de rejaillir avec puissance sur celui qui n'a jamais quitté ses pensées. Enfin, il va pouvoir mettre le corps de Faust Netchaïev dans ce cercueil vide qui occupe tant de place dans son esprit. Il va enfin y poser le couvercle pour effacer son image une fois pour toutes.

Il va enfin pouvoir creuser un trou, un trou bien profond pour y enfouir le costume en sapin de l'Hyène. Fini ce gouffre, il pourra le reboucher à grandes pelletées et enfin planter la croix avec le nom de cette ordure gravé en toutes lettres.

Faust Netchaïev.

Il rejoindra le cimetière privé du Chacal, cet endroit qui n'existe que dans son âme, synonyme de *paix*. Il pourrira avec tous les autres salopards que Michel a crevés, ceux qui parvenaient à échapper à la justice à cause d'un vice de procédure, d'un manque de preuves à charge, de l'incompétence du procureur ou de la disparition d'un témoin crucial.

Il pourra de nouveau apprécier la vue intérieure sur cette parcelle secrète de son esprit, cette forêt de crucifix levés sur le ciel presque blanc de sa conscience, parfois traversé par des nuances grises, des éclats anthracite ou des éclairs noirs.

Surtout, il sait déjà quelle tombe se trouvera au centre de cette nécropole intérieure. Peut-être même bâtira-t-il un mausolée par-dessus les os de l'Hyène.

Gilles Bringard, nerveux, passe et repasse les images que Michel a pu obtenir grâce à Denis Seigner, leur homme à l'OCLCTIC¹.

« J'arrive pas à croire que ces deux ordures sont seules ! » lâche le nouveau chef de groupe, qui a pris les rênes après son meilleur ami, suite aux décès de Nasser Lalaoui et Thierry Dussel.

Oswaldo Véga et Kassem Bouarara vérifient leur fusil d'assaut en silence alors que Marine Deruelle, la plus jeune, met en place les chargeurs de rechange dans sa combinaison pare-balles.

« Tu peux y croire ! dit Michel Grux en s'allumant une clope à l'arrière du véhicule. On va se faire ces sous-merdes, même s'il y a deux ou trois branleurs en renfort. Tout a été vérifié : ces raclures sont à portée de mes crocs ! »

1. L'Office central de lutte contre la criminalité liée aux technologies de l'information et de la communication est devenu la Sous-direction de la lutte contre la cybercriminalité (SDLC), suite à un grossissement significatif de ses effectifs en 2013 notamment.

Il aura fallu des mois à Michel Grux pour tenir sa promesse faite à Cécile, pour enchaîner l'animal qui vivait à l'intérieur de sa cage thoracique. Il avait appris à vivre sans, à oublier la forêt de croix qui s'étirait sur son mental.

Mais aujourd'hui, les circonstances sont différentes.

En recevant le fichier vidéo de Denis, un sursaut de conscience est revenu traverser la carcasse de la bête. Il n'a eu aucun autre choix que de ressortir son Colt Anaconda chromé du tiroir où il l'avait remisé, de remplir le barillet de cartouches énormes – calibre .44 Magnum – et de prendre aussi cinq cercles de recharge rapide pour revolver.

Il vérifie et prépare ensuite le fusil à pompe Mossberg 500 Tactical qu'il tient debout devant lui. Cette arme est le chouchou des brigades d'assaut, comme le RAID, le GIGN, le GIPN et les groupes d'appui opérationnel rattachés aux différents services centraux. Cette arme est aussi maniable et puissante qu'adaptable à chaque personne et à tout type de situation. C'est un calibre .12 qui peut aussi bien accueillir des charges de chevrotine que des balles massives, ou même toutes sortes de munitions incapacitantes. Mais Michel s'est arrêté aux deux premiers types, au terrifiant, au foudroyant, au létal.

Le silence dans lequel il reste muré, ainsi que la méticulosité des tâches qu'il exécute avec rapidité et précision, inquiètent un peu Marine. Elle tente d'attirer l'attention de Gilles Bringard, le

nouveau chef du groupe de terrain de l'Office des stupés depuis la mort de Bruno Bassou lors de l'explosion du fort d'Essert. Mais le commandant semble perdu dans ses pensées. Son esprit est égaré dans la tourmente et le deuil depuis des semaines ; il reste pour l'instant inaccessible.

Les autres semblent indifférents à ce genre de détail. L'attitude de Michel ne semble pas les interpeller. Ils ont tous en tête le même objectif, ce mot maudit, cette pulsion destructrice : *la vengeance*.

Michel Grux est en effet dans un état second, mais ça n'a rien d'inédit : c'est comme rejouer une pièce sur une nouvelle scène, ou replonger dans un passé incomplet pour enfin terminer ce qui a été laissé en chantier.

Alors quand il a reçu cette occasion en or de recracher toute cette rage accumulée ces derniers temps, il ne pouvait pas faire autrement. Il a dû exhumer le Chacal, lui redonner un souffle pour le ramener à la vie.

Alors que le véhicule les emmène vers leur croisade vengeresse et la promesse d'une rédemption, tous les officiers présents, pourtant plus gradés que lui pour deux d'entre eux, suivent sans broncher Michel Grux. Ils arpentent le sentier tortueux et accidenté vers une victoire qui leur est acquise.

C'est bien le regard vicieux du Chacal qui anime les yeux de Grux, et son rictus qui déforme ses lèvres, caché derrière un sourire grinçant rempli d'une joyeuse colère, comme une sensation neuve, parce que tout juste retrouvée.

Netchaïev a semé les graines de l'insurrection qui gronde dans toute la France et s'est attaqué au pouvoir en place, se dit-il. Personne ne va pleurer cette ordure. Je suis certain que je peux même m'offrir le luxe d'une bavure, j'aurai quand même une médaille.

Le temps s'égrène lentement, les rapproche de la confrontation et de la vengeance tant attendue. Le véhicule noir roule sans sirène ni gyrophare dans une nuit qui se lève et qui accueillera les âmes des défunts. Au loin, les éclairs d'un orage qui approche zèbrent l'horizon comme des brisures célestes ouvertes. Le ciel s'effondre pour laisser descendre les armées d'anges enragés du paradis partis combattre les démons des enfers.

I

Chroniques

Mon père vous a imposé une domination particulièrement lourde, eh bien, moi je la rendrai plus lourde encore. Lui vous a punis avec des fouets, je vous punirai avec des fouets munis de pointes.

2 Chroniques, X, 11

Les animaux d'une même espèce ne luttent jamais à mort ; le vainqueur épargne le vaincu. L'espèce humaine est privée de cette protection.

René GIRARD
La Violence et le Sacré

1

Seize ans plus tôt

Samedi 20 mai 1995 – 21 h 22 – Belfort

La nuit est le royaume des égarés, des désaxés, des déchus, des tombés. C'est le repère des allumés, des parasites et de la vermine. Le terrain de chasse de prédateurs sournois et sans conscience.

L'instinct gouverne et la folie trône. L'insomnie parade sans but ni direction. Sans lumière ni public.

La nuit n'est pas seulement un morceau de temps, c'est l'inconscient du corps social. Tout y est refoulé et macère dans une odeur amère, comme un relent de sueur et de mort, un souffle au goût d'alcool, de foutre et de soufre.

Séverine Prévost parcourt cet endroit intemporel avec l'œil aiguisé d'un adjudant sadique inspectant le casernement de sa compagnie. C'est sa nuit. C'est sa ville.

Elle croise deux lascars aux regards haineux qui la fixent avec insistance. Elle ne baisse pas les yeux. C'est un jeu animal, Séverine connaît ça et elle sait déjà à quel genre de caricature elle a affaire. Ils ricanent bêtement en arrivant à sa hauteur et le duel territorial prend fin. Un sourire narquois se dessine sur les lèvres percées de la jeune femme.

Le pavé luisant de la vieille ville défile sous ses rangers. Lorsqu'elle arrive au niveau des escaliers qui montent vers les fortifications, elle accélère le pas et s'y engage. L'alignement de réverbères multiplie son ombre, la tord, la tasse et l'étire successivement marche après marche. Son rencard est déjà là, au-dessus de l'escalier. Le type tourne en rond sur le palier mal éclairé, et il a l'air à cran.

C'est avec un mouvement naturel, et surtout par réflexe, qu'elle met les mains dans les poches de son pantalon de treillis. Elle fouille doucement la droite pour s'assurer de la présence de son couteau papillon, la poche gauche pour le paquet à livrer. Lorsque le type la voit, il stoppe net ses allers-retours et s'assied sur le banc en passant une main dans ses cheveux.

« Putain ! T'as pas de montre ou quoi ? crache le type dès qu'elle arrive à sa hauteur. J'aime pas trop que ce genre d'affaires traîne en longueur. »

Elle vérifie les phalanges de sa main droite et voit le tatouage qu'on lui a décrit. L'année 1976 est inscrite sur son poing gauche, un chiffre tatoué à la va-vite sur la base de chaque doigt. Assurée qu'il s'agit bien de « ce connard de Charlie », ainsi que Faust l'a nommé, elle lui esquisse un sourire calme avant de lui répondre.

« J'ai pris un peu de retard, désolée ! Mais je suis là et c'est ce qui compte.

— Ouais ! Ouais ! Comme tu dis. T'as le matos ?

— Et toi, t'as le blé ?

— Ouais ! Bien sûr que j'ai les thunes ! »

Le type semble de plus en plus nerveux. Malgré le vent froid, il transpire abondamment, s'éponge discrètement le front avec son pull en faisant mine de se recoiffer. Séverine appuie un peu plus son sourire et laisse ses yeux fendre les ténèbres compactes. Le silence entre les deux se prolonge. Avec l'accent de l'évidence, elle finit par rétorquer :

« Puisque t'as le blé, qu'est-ce que t'attends pour le sortir, mon p'tit chat ? »

Premier signe d'exaspération de la part de la livreuse. Lorsqu'elle commence à familiariser ses discours, qu'elle lâche des sobriquets du style *mon poussin*, *mon p'tit gars* ou encore *mon lapin*, c'est que ses nerfs sont mis à l'épreuve. Elle parvient pourtant à garder sur le visage son aménité désabusée, ce masque étrange et contradictoire qui lui donne cet air de louve mal domptée, faussement docile.

Le type souffle d'un agacement feint derrière lequel la pression monte à grande vitesse, il est visiblement très mal à l'aise et la situation prend des proportions anormales, presque inquiétantes. Le jeune toxicomane sort de sa chaussette une liasse épaisse de billets. Dans la foulée, et pour ne pas jouer plus longtemps avec les nerfs de son client, Sev sort le paquet de sa poche. Ils font un échange rapide. Le type le déballe en tremblant pendant que Séverine compte les billets. Comme ils sont mal rangés, mal classés et froissés, ça prend un temps fou, elle se sent obligée de lui faire la remarque.

« T'aurais quand même pu me préparer le fric correctement, mec ! C'est un foutu bordel, là. Et en plus je ne compte que deux mille neuf cents. Y a pas le compte !

— Ouais, il manque cent balles. Mais moi aussi j'ai eu un petit imprévu. Et pis, t'as pas non plus amené de balance. Alors rien ne me dit qu'il y a bien dix grammes, OK ? »

Séverine ignore le haussement de ton peu assuré. Elle se contente de le fixer d'un regard glacial et tranchant qui fait baisser les yeux de son interlocuteur assez rapidement.

« Pas de problème, mon chaton, lui lance-t-elle. Tu vas me rendre la dope, reprendre ton fric et je vais me casser. Je n'apprécie pas du tout qu'on me prenne pour une conne ! »

Sur quoi elle jette la lourde liasse aux pieds de l'acheteur potentiel qui change soudainement d'attitude. Il se baisse sans la quitter des yeux pour signifier ses bonnes intentions, et ramasser l'argent avant de le lui tendre de nouveau.

« OK, on reste cool ! dit-il avec un sourire faux et un calme feint. Prends le fric et laisse-moi goûter la dope. Je te redonnerai ce qui manque à l'occasion. Ou alors je les filerai directement à Faust. D'accord ?

— Putain, pas de prénom ! grogne-t-elle en balayant les environs d'un regard rapide. Respecte un peu les usages, abruti !

— T'as raison ! Tu as complètement raison et je m'excuse, tempère Charlie. Je suis désolé. Ça ne se reproduira plus et je te jure que je vais régler cette dette dans les jours qui viennent. Le

boss me connaît bien : il te confirmera qu'il n'y a jamais de problème avec moi. »

L'idée qu'il puisse repartir sans les dix grammes de cette héroïne birmane presque pure le met dans un état pas possible. Sûrement déjà accro à cette poudre, il sait qu'il ne trouvera rien de comparable dans le coin. Du coup, il se montre doux comme un agneau.

Il doit être sévèrement en manque pour flipper comme ça, pense Séverine en l'observant. Dans son état, même un minable comme lui pourrait trouver le courage de s'en prendre à n'importe qui.

Elle conserve une façade décontractée, mais reste très alerte. Avec un naturel de façade, elle fait mine d'enfouir les mains dans les poches à cause du froid, simulant même un frisson. Du bout des doigts, elle retire la sécurité de son couteau papillon et garde la main dessus, prête à agir rapidement si le deal tourne au vinaigre.

Le désordre psychique de Charlie est visible. Il sue le manque, la nervosité et la vulnérabilité. Il tremble dans son pantalon informe et son gros pull en laine crasseux. Mal rasé, cheveux sales et grasseyés, regard terne, mais fixe : il a passé le point de non-retour de l'addiction pathologique. Pas besoin d'être grand clerc pour voir qu'il s'agit d'un tox minable, du genre à couper la came pour pouvoir en garder un maximum. C'est la première fois qu'elle traite avec lui et sait déjà que c'est la dernière.

De sa main tremblante, il tend de nouveau la liasse incomplète à Séverine, de l'autre, il serre les dix grammes contre son cœur. Même en

voyant nettement que ce connard est un foutu branleur, elle reste sur ses gardes. Un héroïnomane en manque est potentiellement dangereux. Elle se paie le luxe d'un dernier silence pesant avant de clore cette transaction qui commence à lui courir sur les nerfs.

« C'est bon ! »

Elle reprend la liasse de la main gauche tout en gardant l'autre sur son couteau.

« C'est cool, répond-il. Merci à toi.

— Mais Faust sera mis au courant pour ce qui manque. Alors je te conseille de pas déconner. »

Elle fait demi-tour et s'apprête à partir quand la voix de Charlie résonne un peu plus fort, nerveuse, presque agressive.

« Tu vas pas te casser comme ça ! Il faut que je me fasse un fix pour la goûter ! »

Sans se retourner, elle sait que le type a fait quelques pas en avant. Elle arrête sa marche et prend une grande inspiration. Son cœur bat un peu plus fort, un peu plus vite. Pour ne rien arranger, il insiste lourdement. Et cette fois, la rage est là, et elle gonfle dangereusement.

« Tu restes ici et on la goûte ! Pigé ? »

Séverine se retourne lentement.

Charlie « Tox-en-Turk¹ » tremble, mais avance néanmoins vers elle, la came toujours serrée contre la poitrine. La colère envahit lentement l'esprit de Séverine. Elle prend une nouvelle inspiration avant de répondre :

1. Contraction dialectique qui signifie « toxicomane en manque ».

« Tu te permets de te pointer sans la somme complète et en plus tu me prends la tête ? J'ai déjà accepté de t'accorder un crédit, ce qui n'est pas dans mes habitudes. Donc, la moindre des choses c'est de pas l'ouvrir, sauf pour dire merci. Alors, ne me chauffe pas et trace ta route. T'as compris, mon p'tit chat ?

— C'était pas une question, espèce de connasse ! Je la goûte et tu attends ! »

Sa voix n'a aucune assurance. Il sue et tremble. Malgré tout, Charlie trouve l'énergie pour tenter une attaque. Il fait trois nouveaux pas rapides dans sa direction et tente de la saisir par la veste d'un geste maladroit. Séverine esquive l'avancée brusque d'un pas de côté et se retrouve derrière lui. Par une rotation rapide, le couteau jaillit de la poche et la lame argentée prend place sous la gorge de cet inconscient avec une fermeté absolue. Un léger filet de sang s'écoule, Sé l'attrape par les cheveux et le fait s'agenouiller. Quand il est bien maîtrisé, elle appuie encore un peu plus le tranchant ; l'inox affûté pénètre nettement la peau.

« Je n'aime pas avoir à me répéter, grince-t-elle à son oreille. Il faut bien que tu comprennes que ça ne me poserait aucun problème de te tuer, ici et maintenant. Je n'en ferais pas un cas de conscience. Alors je te laisse le choix une dernière fois, mon lapin : soit tu fermes ta gueule, tu te casses vite et tu gères ta dette avec Faust, soit je t'égorge dans l'instant. Je te laisse vingt secondes pour y réfléchir. Top chrono ! »

Le jean du type est taché d'urine jusqu'aux genoux, Séverine se dit que la constipation résultant de la prise d'opiacés est une bonne chose, sinon il baignerait sans doute aussi dans sa merde.

Le contact de la lame aiguisée commence à pénétrer sa chair et paralyse totalement Charlie. Il perd toute forme d'agressivité, balbutie en pleurnichant :

« C'est bon, retire ton couteau de ma gorge ! Je t'en supplie, lâche-moi ! Je me tire et je te jure que t'entendras plus jamais parler de moi...

— Vraiment ? Et comment je pourrais en être certaine, moi ?

— J'te jure, putain ! »

Elle le lâche et le pousse avec violence. Il tombe au sol avec un cri aigu puis se relève et détale comme un lièvre. Ce n'est qu'une fois arrivé à bonne distance qu'il se met à hurler :

« Tu vas entendre parler de moi, tu vas le regretter, sale pute ! Je vais te crever ! J'te jure que je vais te retrouver ! Je vais te détruire, salope ! »

Séverine se retourne en laissant couler sur elle ce flot d'insultes et redescend les escaliers pour regagner la ville. La voix continue, plus loin, avec plus d'assurance :

« Tu vas pleurer pour ce que tu viens de faire. Je vais te le faire payer, tu vas t'en bouffer les doigts, sale pute ! Salope ! »

Les cris finissent par sombrer dans un écho lointain.

Les rues fraîches et presque vides accueillent Séverine d'une longue caresse glacée. Ses pas la portent vers le Café des Marronniers Elle a subitement envie de s'envoyer un Jack Daniel's.

Elle allume une Marlboro avant d'entrer dans le bar.

2

Samedi 20 mai 1995 – 22 h 18 – Belfort

Une dizaine de personnes occupent les tables de la petite salle. Le vieux Riton est debout dans l'angle du comptoir, comme d'habitude. En bon pilier qui se respecte, il aligne devant lui une jolie série de verres à Ricard vides. Assis à la table du fond, Faust discute avec une belle blonde. Séverine s'installe au bar, sur un grand tabouret en bois à la solidité douteuse, Stéphane lui sourit avec un léger clin d'œil.

« Qu'est-ce que j'te sers ? »

— Un double Jack. Sans glace, s'il te plaît. »

La réponse est sèche comme un coup de trique. Le tenancier fronce les sourcils et une expression inquiète se dessine sur son visage. Il sert une triple dose – privilège qu'il réserve à ses amis – sans lâcher Séverine des yeux. En lui apportant le verre, il s'adresse discrètement à elle :

« Quelque chose ne va pas, Séverine ? Un problème quelconque ? »

— Rien de grave, Steph ! élude-t-elle. Juste un connard qui m’a fait un sale plan. Il vient de me mettre les nerfs.

— C’est du sérieux ?

— Non, c’est que dalle, ne t’en fais pas.

— T’es sûre ? Parce que si t’as des soucis, on peut réunir quelques bras en cinq minutes pour aller se charger de ce sac à merde.

— C’est gentil, mais ça va aller. C’est un branleur. Juste un pauvre type : ça ne peut pas aller bien loin.

— Quelqu’un qui traîne ici ? »

Séverine décrit sommairement le gars que Stéphane replace facilement. Il secoue la tête, sourire en coin.

« Je vois bien qui c’est, oui. Il passe de temps en temps. On le surnomme le Pouilleux. Je sais qu’il s’appelle Jean-Charles, ou Charlie pour les quelques types qui ont l’air un peu plus proches de lui. En revanche, je ne connais pas son nom de famille. Je vais me renseigner un peu, juste au cas où.

— Merci, Steph, lâche-t-elle en retrouvant le sourire. Je ne veux simplement plus jamais croiser ce crétin.

— Si c’est pas trop indiscret, il a fait quoi pour te foutre en rogne à ce point ? »

Sev lui raconte les grandes lignes de l’histoire, sans trop s’arrêter sur les détails. Le patron n’est pas étonné. Il lui promet de la tenir au courant et retourne à son taf : les clients accumulés au comptoir s’impatientent. Séverine prend son verre et va s’asseoir à la table voisine de celle de

Faust. En la voyant, celui-ci congédie la blonde en lui remettant discrètement un paquet dans la main et vient s'asseoir face à elle. Son visage épais est interrogateur :

« Tout s'est bien passé ?

— Si on veut ! dit-elle en faisant glisser le fric vers lui. Sauf que ce pédé m'a fait un sale plan. Il manquait cent balles. Il m'a promis de venir te redonner ça au plus vite. Mais ne compte plus sur moi pour traiter quoi que ce soit avec ce déchet.

— Garde l'argent sur toi, je préfère, lui dit-il en repoussant la liasse que Séverine remet dans sa poche sans tarder.

« En temps normal, c'est Thomas qui gère ce connard, reprend Faust. Ce soir, je n'avais pas le choix, il devait régler une affaire urgente en Allemagne. Il t'a pas fait chier, au moins ?

— Non, il a pas été réglo, c'est tout.

— Quel petit bâtard ! lâche-t-il en se levant, les dents serrées. Je vais aller le défoncer, ce raté !

— Non, laisse tomber, lui dit-elle en le retenant par la manche. Il n'y a vraiment rien de grave, t'as pas à t'en faire. C'est moi qui suis un peu à cran dans les petites villes. Lâche l'affaire, mon amour, c'est mieux. »

Il se rassied à contrecœur et commande deux autres verres d'un signe à Stéphane. Si Séverine décide de taire les détails, c'est qu'elle connaît les conséquences que ça aurait si elle le faisait. Faust sortirait de ses gonds et partirait sur-le-champ pour éclater ce connard, oubliant qu'il

a pris six mois avec sursis pour des faits similaires. Pour ces quelques broutilles, Séverine ne veut pas lui faire risquer une récidive qui entraînerait une peine de prison ferme.

Il se passe une bonne heure durant laquelle Faust et Séverine discutent, mains gauches unies sur la table. Quand elle repense à leur rencontre et revoit ce petit garçon timide et fermé, elle est fière d'avoir contribué à sa métamorphose. C'est l'une des personnes les plus respectées et craintes de la région, sa réputation est celle d'un homme d'honneur et de parole, mais aussi d'un véritable psychopathe, d'un monstre capable du pire. La plupart des gens qui le connaissent, même seulement de nom, chient de trouille à l'idée même de lui faire un coup bas. Le patron du bar et la plupart des clients savent que ce rade miteux sert de shop à la bande, tout le monde sait que Séverine bosse pour lui ; personne n'oserait parler ou émettre la moindre objection. Le patron, ici comme dans bien d'autres endroits, c'est lui.

Faust semble de bonne humeur. Il lui propose une nuit blanche bien poudrée, en amoureux. Séverine lui sourit et se prépare à accepter, mais elle n'en a pas le temps. Elle voit Faust arrondir le regard et se lever à la vitesse de l'éclair. Un éclat de voix lui parvient dans le dos :

« Police ! Si tu bouges, je te fume ! Les mains sur la tête ! Vite ! »

Au même moment, elle se retrouve plaquée au sol, les mains dans le dos. On la menotte et comme elle se débat, elle prend un coup sec

derrière la nuque qui la plonge dans un brouillard épais.

Lorsqu'elle émerge enfin de cette brume, elle est solidement entravée et on la tire hors de l'établissement. Elle distingue deux voitures civiles, six gaillards des Stups, un panier à salade bleu-blanc-rouge avec une poignée de flics en uniforme : c'est la grosse artillerie qui a été déployée.

Ils viennent de faire monter Faust dans le fourgon et ils traînent Séverine vers l'une des deux 406 Peugeot quand le temps semble se figer autour d'elle. Une boule de colère prend place dans son ventre et enfle progressivement, elle entend son cœur tant il se met à battre fort. Au milieu de la vingtaine de personnes massées autour du périmètre de sécurité péniblement délimité par des flics en uniforme, un visage lui apparaît avec la clarté d'un diamant.

Elle se met à hurler, à se tordre comme une damnée dans des contorsions violentes :

« Enculé ! Sale balance ! Je vais te tuer, enfant de putain ! Je vais te crever la peau, sale rat ! »

Les flics sont obligés de redoubler d'efforts pour la faire entrer dans la voiture. Ce n'est qu'une fois assise sur le siège arrière qu'elle retrouve un calme relatif, tout du moins extérieurement. L'image qui s'étire devant elle à l'infini consume son esprit d'un feu de haine ravageur.

Sur la place qui fait face au bar, assis sur un banc, ce connard de Charlie lui lance un grand sourire. Il passe une main dans ses cheveux gras

et, avec un petit clin d'œil, se lève et s'éloigne tranquillement.

Je te buterai, promet intérieurement Séverine.
Peu importe le temps que ça prendra, mais je te tuerai.

3

*Samedi 20 mai 1995 – 23 h 20 – Kehl
(Allemagne)*

Avec sa maîtrise parfaite de l'allemand, Thomas Hornach, alias Blackie, est l'homme de la situation pour les clients de ce soir. Très sûr de lui, il n'a pas demandé d'escorte pour aller livrer des habitués qu'il sait déjà très satisfaits des produits et de leurs conditions de vente.

L'établissement est un bar de nuit spécialisé dans les soirées techno et autres musiques électroniques. La salle est comble, ce qui n'a rien d'étonnant puisque c'est Miss Kittin qui doit venir clore la programmation. Dès l'entrée, il est conduit par Karl, le responsable de la sécurité, qui s'adresse à lui en allemand tout en le conduisant jusqu'au bureau, se frayant un chemin dans la foule.

« On est complets ce soir ! annonce-t-il à Thomas non sans fierté. On a même cent personnes de plus que ce que nous autorisent les normes de sécurité.

— Je suis content que ça marche pour vous. Claudia et Danny doivent être aux anges.

— Bien sûr ! C'est pour ça qu'on vous a contactés en urgence. On n'aura jamais assez de friandises pour tout le monde. Claudia a pensé que c'était tout bénéf pour nous comme pour vous.

— Et elle a bien fait. J'ai apporté de quoi arroser largement votre clientèle.

— Et nous aussi ! dit Karl en riant. On ne tourne pas aux pastilles Valda ! Votre bolivienne est divine. La patronne t'attend comme le Messie !

— Pas toi ?

— Moi aussi, mon ami, avoue-t-il. Mais j'ai l'avantage de savoir que tu es déjà là ! »

Les deux hommes rient, mais la musique avale tout et rend ce qu'ils se disent inaudible à d'éventuelles oreilles indiscrètes.

Depuis qu'il travaille avec le Black Dog, Thomas Hornach est l'un de ceux qui arrivent à écouler le plus de produit au sein du groupe très fermé des sept amis. Car si ce bar est déjà un point de vente énorme, Danny, son mec, est en cheville avec un nombre incroyable d'associations licites ou illicites organisatrices de soirées du genre. Karl, pour sa part, s'occupe de tous les bars, les boîtes et les clubs réservés à la clientèle gay des environs. Claudia, qui a déjà fort à faire ici, fournit néanmoins toutes les boîtes de nuit du coin, dont le légendaire Kresh. Cet ancien parking souterrain transformé en lieu de festivités pour les fanas de tous les genres musicaux attire du monde de partout : France, Suisse, mais surtout toute la Rhénanie et l'Allemagne occidentale.

Après avoir salué le couple qui, avec Karl, forme le noyau dur de la distribution de drogues outre-Rhin, il leur remet le paquet et partage au passage avec eux quelques belles lignes de cette cocaïne *pure & uncut* qui fait de Blackie, leur fournisseur, un invité de marque à chaque visite. Une fois reparti, il ne lui faut guère de temps pour regagner la France. Une fois le pont de l'Europe traversé, il passe de Kehl à Strasbourg en quelques secondes et son bipeur lui indique qu'il y a un problème. Il est attendu au QG de Kientzheim, dans la dépendance de la maison familiale de Séverine qui sert de logis à Lolita depuis sa fugue, mais aussi de lieu de réunion, principalement en cas de crise majeure.

*

* *

Une fois sur place, il passe par la clôture volontairement cisaillée et se fait discret jusqu'à son arrivée dans la petite bâtisse complètement occultée par l'immense villa des Prévost.

En entrant dans la pièce principale, il ne voit que trois personnes : Akemi « Kabuki » Arimura, Abel « Naja » Toledo et Noémie « Lolita » Trussel.

À voir leurs mines décomposées, inquiètes et graves, il sent que c'est sérieux.

« On attend les autres ? s'enquiert-il. On sait déjà quel est le problème ?

— Il n'y a que nous, répond Kabuki. Stéphane Merle, le patron du Café des Marronniers, m'a téléphoné pour m'avertir que Faust et Séverine

ont été arrêtés. Il m'a donné des détails, et ça s'est passé peu de temps après le retour de Séverine d'une livraison qui s'était mal passée avec un client occasionnel de son bar. Il m'a affirmé que, quand les flics les ont conduits dans les véhicules, ce même connard était assis sur le banc en face du bar, qu'il a nargué Séverine alors qu'elle se faisait enchrister.

— Le sale fils de pute ! lâche Noémie. Faut le trouver et le dépecer vivant !

— Garde ton calme, ma belle, tempère Thomas. Il y a sans doute d'autres choses plus urgentes à régler.

— Ouais, Ernest a été contacté à ma demande par Stéphane, il va me rappeler bientôt et sera chargé d'envoyer une défense en béton armé à nos amis.

— Garde à vue pour une affaire de stupéfiants : ils n'ont droit à rien, pas même à une visite médicale, alors un avocat, n'y pensez pas.

— N'en sois pas si sûr, Thomas ! lui dit-elle. Il ne va pas tarder à me contacter et il est à Belfort lui aussi. Et vu que l'Avocat habite Fontaine, il peut aller le prévenir. J'ai déjà mobilisé notre meilleur chauffeur. Si je ne me trompe pas, il est grandement possible que l'Avocat puisse les faire sortir. Il devrait parvenir à trouver assez de malversations pour annuler la garde à vue.

— Comment ça ? demande Abel. Par magie ?

— Ce serait contre-productif de s'étendre sur le sujet, mais sachez que ça s'annonce bien pour Séverine et Faust.

— Alors on fait quoi ? grogne Noémie. On attend bien sagement que ça se passe ?

— Non, ce n'est pas mon genre. Mais comme on ne peut rien de plus pour Sev et Faust pour le moment, c'est pour moi l'occasion de vous faire part d'un projet sur lequel je travaille depuis quelque temps. Le moment semble opportun pour que nous en parlions déjà ensemble. Inutile de nous morfondre inutilement. »

Elle sort des paquets de feuilles imprimées et les distribue. Sur la première page, deux mots sont inscrits.

« *Ecce Lex* ? s'étonne Thomas. C'est quoi ce truc ?

— C'est une méthodologie de travail que j'ai mise en place. Ce sera l'assurance que de telles choses ne pourront plus nous arriver par la suite. *Ecce Lex* signifie "Voici la loi", ou "Telle est la loi" en latin. Je trouve que l'occasion de vous le soumettre tombe à point nommé.

— On ne ferait pas mieux d'aller saigner cette balance ? s'insurge Noémie. On verra ton texte plus tard !

— Oh ! Elle est chaude la petite, lâche Thomas avec un rire. Ça n'a pas quinze ans et ça veut saigner tout ce qui bouge.

— Ta gueule, Thomas ! Je suis assez grande pour aller fumer une balance. »

Akemi secoue la tête, réclame le calme et met à disposition de tous des Post-it et des crayons avant de répondre à la fureur de la jeune Lolita.

« C'est justement, entre autres choses, de ça que traite le document, réplique Akemi. Ne plus

agir chaotiquement, impulsivement, mais surtout créer un système de vente et de distribution qui nous permettra d'éviter de nous mettre en avant, de contrer les Stups et la police en général, et de travailler avec un risque proche de zéro. Alors je vous laisse lire entièrement ce document. On passera aux questions ensuite. »

Le ton de sa voix, pourtant toujours calme et apaisé d'habitude, est tout à coup devenu autoritaire et froid. Comme tout le monde ici sait qu'Akemi n'est pas du genre à se faire dominante, ils se mettent tous à étudier le document en silence.

La spécialiste en stratégie analyse les visages au fur et à mesure que les pages se tournent. Si, dans le premier temps, l'incompréhension et le scepticisme règnent, ces attitudes mentales bifurquent rapidement vers l'intérêt, le questionnement, puis l'étonnement et l'approbation silencieuse.

Tout laisse à penser que sa méthode les séduit, même les plus imperméables à celles imposées. Rassurée, Akemi continue d'observer l'évolution de leurs mimiques dans un silence studieux.

4

Samedi 20 mai 1995 – 23 h 28 – Belfort

Le business a pris de l'ampleur sans que les Sept du Purgatoire – comme ils se sont un peu

tragiquement nommés – s'en soient vraiment rendu compte. Au départ, ce n'était qu'une petite entreprise née pour amortir les coûts de consommation du cercle fermé autour de Faust et Séverine.

Si d'éventuels problèmes étaient dans les préoccupations de cette dernière, elle pensait plutôt à une tentative de braquage par des toxicos en chiens ou à une descente d'un caïd de quartier ouvrant des hostilités sérieuses. Un coup de balance l'envoyant directement en garde à vue était une complication moindre dans la liste des risques du business.

Pourtant elle est là, Faust aussi, dans le poulailler de cette ville qu'elle déteste. Et c'est bien une ordure de camé qui les a donnés en pâture à la volaille.

Deux flics se tiennent debout devant Séverine qui observe, silencieuse, le sol de ce bureau sinistre du commissariat de Belfort.

Le premier, le capitaine Henri Duclos, est visiblement un vétéran aguerri des forces de l'ordre. Il s'agit d'un policier local en poste depuis presque dix ans dans la section chargée des affaires de stupéfiants, contrairement à tous les autres qui viennent du SRPJ de Besançon. Il porte une barbe grise et est habillé relax, jean, polo, baskets. Le second, le lieutenant Müller, est un blond trapu au regard sévère. Tout juste âgé de la trentaine, il a visiblement du mal à tenir en place et peine à contenir sa colère. Lentement, mais avec des gestes fermes il fait

les cent pas en dévisageant Séverine, la fixant d'un regard noir qui se veut menaçant.

Le vieux Henri Duclos a endossé le rôle du gentil, le genre tout doux, compréhensif, presque paternel. L'autre, le lieutenant Yvan Müller, a enfilé l'uniforme du connard. Toutes ses questions sont agressives et il se veut impressionnant. Mais c'est une question d'habitude : les flics procèdent toujours de cette manière. Ce leurre ne trompe pas grand monde, encore moins Séverine, qui connaît bien ce genre de cinéma.

Le sale con reprend ses monologues répétitifs lorsque Sev, lasse de ce petit jeu, lève de nouveau les yeux au plafond. Elle cherche quelque chose pour pouvoir décrocher, n'importe quoi pourvu que ça lui permette de détacher sa conscience du temps qui passe bien trop lentement. Surtout, parvenir à ignorer le jeune clown autant que possible. Mais elle ne trouve qu'une affiche qui trône en plein centre d'un mur vide : *La Police nationale recrute.*

« Bon, arrête tes conneries ! attaque le jeune avec une bouche et des yeux emplis de hargne. Le genre de petite camée dans ton genre, on connaît ! Alors, qu'est-ce que tu foutais en face de ce type dans ce bar avec tout ce fric en poche si ce n'était pas pour lui acheter de la came ? »

L'ancien reste calme, il vient de se rasseoir et feuillette gentiment un dossier. C'est sans lever les yeux qu'il enchaîne d'une voix apaisante :

« C'est vraiment dans ton intérêt de collaborer. Ton mutisme ne te servira pas. On peut encore te tirer de tout ça, mais ça ne tient qu'à toi.

— C'est quoi cet endroit ? demande Séverine avec un brin de sarcasme dans la voix. Un genre de confessionnal ? À moins que ce ne soit un cabinet de psychanalyse ! Malheureusement, je ne crois ni en Dieu ni au dogme freudien, donc je crois que vous perdez du temps. Et le temps, c'est de l'argent. »

Elle fait mine de se rendre compte d'avoir sorti une bourde avant de lâcher avec dédain :

« Merde, c'est vrai, vous êtes payés à l'heure ! Du coup pour vous ça ne change rien. Connards de fonctionnaires, va ! Vous êtes vraiment les pires parasites du corps social.

— Regarde un peu ta vie, la trajectoire qu'elle prend, poursuit Duclos en ignorant l'insulte et en continuant sur un ton paternel. Tous ces bijoux sur ton visage, ces tatouages sur tes bras : quelle sorte d'image penses-tu projeter ? Comment imagines-tu le reste de ta vie ? Tu devrais y réfléchir...

— Je note ! rétorque-t-elle sarcastiquement. C'est dans ma *Bucket List*.

— De toute façon, je ne vois pas pourquoi tu te fais chier à parler avec elle, lance Müller en déchiffrant sa carte d'identité usée. N'est-ce pas que c'est inutile, Séverine Prévost ? Tu as les mains dans la poudre jusqu'aux coudes. Je dois te rappeler la dureté des peines encourues dans ce genre d'affaire ?

— Et moi, répond Séverine après avoir relevé les yeux brusquement, je dois te rappeler que t'as que des suppositions ? T'as que dalle contre moi ! Rien de rien ! Zéro pointé ! *Nada* ! Alors

si ça te la fait raidir de t'écouter parler, tu peux continuer, mais ça entre par une oreille et ça ressort par l'autre ! »

Le blond crispe son poing, s'avance en deux longues enjambées et émet un grognement rageur. Il s'approche à moins de cinq centimètres de son visage. La jeune femme pense un instant à lui arracher le nez avec les dents, mais se ravise rapidement. *Mauvaise idée, pense-t-elle à temps. Je ne pourrais que lui faciliter les choses.*

Elle soutient son regard et, d'un sourire narquois, tranche net la patience du lieutenant bisontin qui tend son bras vers l'arrière et la gifle avec force.

Séverine tombe de la chaise sous la violence de ce coup qu'elle n'a pas vu venir. Sa tête percute le mur et écrase le Placo. Sa vue s'obscurcit un bref instant, elle sent un liquide chaud et poisseux couler entre son œil et son oreille gauche. Malgré tout, elle entend les deux flics qui s'engueulent un moment, comme un bruit lointain, en sourdine, avant que la porte s'ouvre et se referme en claquant. Lorsqu'elle rouvre les paupières, il n'y a plus que le capitaine dans la pièce. Séverine se relève péniblement et se laisse retomber sur la chaise, un goût de sang prenant sa bouche d'assaut. La voix de l'ancien s'adresse alors à elle, derrière les sifflements et l'acouphène de son oreille sérieusement blessée.

« Bon, écoute-moi bien, attaque le capitaine Duclos sans la regarder dans les yeux. Avec ce qu'on a et ce qu'on va continuer à trouver, on peut monter une procédure avec des chefs

d'inculpation très lourds. Tu avais une arme blanche sur toi. En plus, tu ne peux pas justifier la somme que tu avais en poche au moment de ton interpellation. Tu risques d'aller au trou, petite ! Je ne te parle pas de la cellule du sous-sol, mais vraiment d'une lourde peine.

— Inutile de tout me détailler, coupe-t-elle. J'arrive encore à suivre. C'est pas la pichenette de l'autre fiotte qui risquait de m'émouvoir.

— Arrête de jouer la dure à cuire ! Je suis très sérieux. C'est pas joli la prison, tu peux me croire. Alors si tu cherches à protéger ton fournisseur parce que tu as peur des représailles, je te rassure : il va rester au frais pour un petit bout de temps, une peine qui se comptera en années. On a trouvé un joli paquet de poudre, cocaïne et héroïne. Bien assez pour l'envoyer croupir en taule pas loin de dix ans avec ses antécédents.

— Alors si vous avez de quoi le faire tomber, pourquoi vous cherchez à ce que ce soit moi qui charge votre hypothétique dealer ? Vous avez simplement à faire comme vous dites puisque c'est si facile ! Moi, je gérerai mon cas avec la cour et mon avocat.

— On n'en est pas là ! On pourrait même ne pas aller si loin.

— Mais moi, si ! lui lance-t-elle en exhibant sa blessure. On ne frappe pas les gens dans un tribunal. »

Mal à l'aise, le flic tente de reprendre la main et de gagner sa confiance. Il élude le problème et en arrive à la parodie de négociation :

« Tu collabores et je te promets qu'aucune charge ne sera retenue contre toi, répond-il. Je pourrais même faire en sorte que ton nom n'apparaisse pas dans ce dossier.

— Ah ouais ? feint de s'étonner Séverine. Et je n'aurai pas besoin de témoigner contre lui ?

— Si, bien entendu, c'est la condition : ta collaboration éliminera toute charge contre toi, explique le flic. Tu deviendras un témoin et prouveras ta bonne foi au juge.

— Mais, si je dois témoigner, c'est que vous n'avez rien d'assez solide contre lui, non ?

— Ce n'est pas toi qu'on veut, élude-t-il. C'est ton fournisseur, ainsi que les individus qui sont au-dessus de lui dans la chaîne de distribution. »

Comme Séverine sourit et retient un rire, le vieux sage de la police locale décide de jouer la carte de la confiance. Il se penche en avant et baisse volontairement la voix pour terminer.

« Voilà ce que je te propose, on se relaxe, on laisse retomber la pression. Ensuite je vais nous chercher du café, je t'offre une clope, et on monte une déposition qui te conviendra et qui me permettra d'avancer dans cette affaire. On y travaillera tous les deux jusqu'à ce que tu valides le moindre mot. C'est ce que j'ai de mieux à te proposer et crois-moi quand je te dis que je t'évite un paquet d'emmerdes. Ça te va ? »

Pas de réponse. Juste un silence lourd dans la pièce. Face à ce mutisme, le capitaine Duclos finit par insister :

« Il te reste dix minutes pour te décider. Mon collègue de la brigade régionale est allé prendre

l'air, alors il n'y a pas trente solutions : il n'y en a que deux.

— Ah, ben ça va ! ironise-t-elle. Tu vas bientôt me lâcher la grappe avec ton numéro de papa poule.

— Avec la première, on boucle ça tranquillement, comme je te l'ai proposé, pour qu'on s'y retrouve tous les deux, poursuit-il en ignorant de nouveau ses provocations. L'autre option est simple, mais tu ne vas pas te marrer : je rentre me coucher et je laisse poursuivre la BRS de Besançon. Tu auras de nouveau affaire au lieutenant Müller qui est connu pour avoir la main lourde. À toi de voir. »

Nouveau silence, plus long. Le flic attend patiemment. Au bout de plusieurs minutes, Séverine relève brusquement le menton et harponne le capitaine du regard. Ses yeux glaciaux s'accrochent aux siens. Finalement, elle lui sourit et catapulte sa décision qui se veut sans appel, un sourire torve sur les lèvres.

« Désolée, *papa*, mais je ne suis pas de la balançoire, lui annonce-t-elle calmement. Alors tu peux rentrer te coucher, je vais m'occuper de ton connard de collègue. »

Le vieux flic secoue la tête, un air désolé sur le visage, avant de récupérer sa sacoche en cuir et son manteau.

Séverine se demande comment Faust s'en sort. Non pas qu'elle s'inquiète de savoir s'il tient bon ou pas, elle connaît déjà la réponse. Mais elle sait à quel point son homme peut être coriace, cynique et impertinent. Il a le don de mettre la patience des flics à rude épreuve lui aussi.

Il est loin le petit garçon discret qui a débarqué dans sa vie, il y a de ça des années, pour ne plus la quitter. Il en a fait du chemin, pour cause : il a dû remonter des enfers. Elle repense à cette rencontre improbable, à ce qu'elle a été obligée de faire pour briser la glace.

Même si ça lui a demandé beaucoup de patience, elle est parvenue à provoquer une réaction de sa part. Ça a été le point de départ de ce mode de vie clandestin, mais aussi de l'amour absolu qui a fini par naître et qui la lie à Faust aujourd'hui.

Elle s'en souvient comme si c'était hier. Elle n'avait que huit ans, mais elle peut revivre ces instants au détail près tant les émotions de cette période sont marquées au fer rouge.

Traîné malgré lui dans le centre communal de Mundolsheim, laissé avec les enfants des autres participants à cette réunion dans une pièce spécialement prévue à cet effet, Faust avait décidé qu'ici, comme partout ailleurs, il resterait en marge.

Les autres semblaient tous se connaître un peu. Alors que certains regardaient un dessin animé Disney sur VHS ou s'occupaient avec les jeux et jouets mis à leur disposition, Faust, lui, a pris un livre et s'est isolé dans un coin, sans un mot, en prenant soin de ne pas trop attirer l'attention. Une rapide évaluation du coin de l'œil lui a laissé penser qu'il ne se trouvait pas dans un environnement particulièrement hostile.

Moins de dix minutes plus tard, une fillette à peine plus jeune que lui est soudainement venue

s'asseoir à côté de lui, sans le regarder ni chercher à établir le moindre contact. Les heures ont défilé sans qu'aucun mot ne soit prononcé, chacun absorbé par sa lecture. Cette présence silencieuse n'a troublé le garçon que les premières minutes. Ensuite, il l'a complètement oubliée, replié sur lui-même, captivé et transporté par *Cheyenne 6112*, le roman d'anticipation de William Camus et Christian Grenier, jusqu'à ce que son père vienne le chercher, tard dans la soirée.

Alekseï Golovkine est revenu tous les dimanches, déposant Faust au passage pour ces heures de lecture à côté de cette fille qui n'a jamais manqué de le rejoindre. Au bout de trois mois, l'engagement du paternel dans ces réunions s'est renforcé. Leur présence était de trois jours par semaine. Pour Faust, chaque immersion dans la salle réservée aux enfants se passait de la même façon. Un rituel de lecture à côté de la silencieuse inconnue s'était mis en place. Les mois ont défilé et, bien malgré lui, le garçon solitaire a commencé à sentir croître un curieux intérêt. Même s'il s'en défendait intérieurement, il se sentait bien en présence de cette fille dont il ne connaissait rien, pas même le prénom. Il se sentait en paix.

Un jour comme les autres, en arrivant, Faust n'avait rien changé à ses habitudes. Il est allé s'asseoir avec un livre contre le mur du fond. La fillette, qui était toujours là avant lui, a immédiatement cessé ses jeux avec les autres enfants, a attrapé un livre au passage avant de venir prendre place près de lui pour lire, en silence.

Il s'était passé près de six mois depuis sa première venue ici, et Faust a finalement décidé qu'il était temps de lever le voile sur ce comportement. Pour la première fois de sa vie, il s'est lancé le premier :

« Pourquoi tu viens toujours lire à côté de moi ? »

La gamine n'a pas semblé surprise par ce premier échange. Elle n'a même pas levé les yeux pour lui répondre sur le ton de l'évidence :

« Parce que tu m'as laissé faire. »

Décontenancé, Faust ne savait pas comment réagir, et encore moins quoi lui répondre. Il est resté immobile, son livre sur les genoux, les yeux rivés sur elle.

« Et aussi parce que tu souffres, tout comme moi, ajouta-t-elle avec un sérieux qui contrastait avec son jeune âge. Mais surtout parce que j'aime bien être assise à côté de toi.

— Mais on ne se parle jamais !

— Parce que tu n'en avais pas envie, lui a-t-elle rétorqué en haussant les sourcils. Tu n'étais pas encore prêt. »

Sur ces mots, elle a refermé son livre et s'est mise à le regarder droit dans les yeux. Un sourire illuminait son visage.

« Je m'appelle Séverine.

— Moi, c'est Faust.

— Je sais, affirma-t-elle en maintenant son regard magnétique. Tu l'ignores sans doute, mais nous sommes pareils tous les deux.

— Pareils ? Et pourquoi ?

— Nous sommes tous les deux malheureux, répondit-elle avec une maturité étonnante. Pas pour les mêmes raisons, mais nous le sommes. »

Elle lui a offert un sourire magnifique, de ceux que seuls les enfants peuvent donner, puis s'est remise à sa lecture. La parole coupée, le garçon continuait de la fixer, incapable de détacher ses yeux des contours délicats de son visage. Il s'est passé une longue minute avant qu'elle reprenne la parole sans se soucier du retour au silence intermédiaire.

« Toi, tu es battu par ton père. Moi, je suis méprisée par le mien et ignorée par ma mère. Je ne suis pas aimée. C'est différent, mais en même temps c'est pareil.

— Pourquoi tu es méprisée et ignorée ?

— J'ai déjà deux grandes sœurs. Mon père voulait un garçon. Malheureusement pour moi, comme tu peux le voir, je suis une fille. Maintenant, ma mère ne peut plus avoir d'enfant, alors il n'aura jamais de fils. C'est comme si c'était de ma faute.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que mon père me frappe ?

— J'ai vu des bleus sur le bas de ton dos. J'ai vu comme tu es soulagé quand il te laisse ici et comme tu as peur quand il revient te chercher. »

La surprise se lisait sur le visage de Faust, ce qui a fait partir Séverine dans un éclat de rire cristallin.

« Comme on ne me regarde jamais, j'observe les autres, s'expliqua-t-elle. Je suis devenue très douée !

— Ne le dis pas aux autres ! s'est empressé de demander le garçon. Ne répète jamais ce que tu as deviné à propos de mon père. Tu dois absolument garder le secret !

— Bien sûr ! Tu ne penses tout de même pas que je vais te faire du mal après avoir passé tellement de temps à obtenir ton attention. Mais, tu sais, on est plusieurs ici à être malheureux. Il y a le petit garçon un peu plus grand et un peu rond, il s'appelle Franck. L'autre avec les cheveux blonds, c'est Thomas. »

Elle indiquait d'un coup de menton discret chacun des enfants qu'elle nommait.

« La petite fille aux cheveux longs, poursuivait-elle, celle qui joue avec les petits soldats, elle s'appelle Noémie. Et puis il y a Abel aussi, il est comme toi, mais il n'en parle jamais non plus. Et aussi Akemi qui est japonaise : elle est en train de jouer toute seule aux dames près de la fenêtre. »

Comme si de rien n'était, elle s'est replongée dans son livre, *Le Tour d'écrou*, un texte court écrit par Henry James, tout en concluant :

« Pour les autres, ça va. Leur vie est à peu près normale. Ils vont plutôt bien.

— Comment tu sais tout ça, toi ?

— Je sais écouter les gens, même quand ils ne parlent pas ! répondit-elle fièrement. C'est parce que ma famille ne m'adresse presque jamais la parole. Alors j'ai appris à comprendre leurs gestes et leurs visages. »

Nouveau rire d'angelot face au visage de Faust, stupéfait et fasciné à la fois.

« Tu n'es pas tout seul à être malheureux, conclut-elle. Rien qu'ici, nous sommes sept. On pourrait faire un club. »

À cet instant, la phrase demeurerait parfaitement innocente. Séverine s'était contentée de mettre son nouvel ami à l'aise et de le rassurer.

Pourtant, les sept enfants venaient de se rassembler : l'Hydre est née ce jour-là.

Faust et Séverine ne le savaient pas encore, mais ils allaient rapidement devenir inséparables et, progressivement, elle l'aiderait à s'ouvrir aux autres qui deviendraient vite leurs amis communs, un groupe inséparable, puis leurs frères et sœurs de cœur, pour enfin se transformer en sept têtes d'une créature dangereuse. Les racines de leurs maux commençaient à se ramifier, se connecter entre elles, formant un réseau vénénéux qui les ferait grandir ensemble, se regrouper autour de la même haine, alimentés par les mêmes rancœurs, le tout destiné à s'aggraver, à pourrir, à fermenter et enfin à devenir un suc inflammable.

Au fil des ans, leur cercle étanche et impénétrable deviendrait le centre de leur univers. Il les protégerait d'un monde au sein duquel ils n'avaient jamais eu leur place. Un monde qui les avait rejetés, qu'ils ne comprenaient pas et qu'ensemble ils apprendraient à haïr.

Car en prenant de l'âge, ils seraient condamnés à comprendre ce qu'étaient ces réunions dans lesquelles leurs parents les traînaient le samedi soir, les jours fériés, certains soirs de semaine et parfois des dimanches entiers. Un

rassemblement de créatures sans humanité et avides de pouvoir.

C'était un banc de requins qui tenait la région sous sa coupe depuis bien longtemps, succédant à une précédente génération avec plus de poigne encore.

Ici régnaient déjà les maîtres d'un système que leurs enfants, révoltés, apprendraient à vomir. Ces sept jeunes parias, descendants d'un panthéon de dieux détestables, étaient voués à en devenir l'antithèse et l'anathème.

Alors que deux plantons en uniforme la descendent en cellule, Séverine est plus déterminée que jamais. Avec les épreuves par lesquelles elle est passée, elle est ici comme à l'hôtel.

Et qu'il vienne, ce petit lieutenant, il ne sera pas déçu de l'accueil ! se promet-elle. Il va repartir avec la queue entre les jambes, sans même un os à ronger.

5

Samedi 20 mai 1995 – 23 h 29 – Belfort

Après avoir reçu le message de Stéphane, du Café des Marronniers, l'informant des événements de ce soir, Ernest n'a pas perdu une seconde, bien décidé à agir aussi vite que possible pour dénouer la situation dans laquelle se trouvent Faust et Séverine.

Il a seulement eu besoin d'envoyer le numéro de téléphone de la cabine téléphonique la plus proche à Akemi via son bipeur. Celle-ci est la personne idéale pour obtenir une solution stratégique et immédiate à presque tous les problèmes. Et c'est visiblement elle qui gère la situation depuis l'Alsace.

Quand la sonnerie se fait entendre, il décroche immédiatement et commence à lui parler de la situation. Mais la Japonaise le coupe :

« C'est moi qui ai demandé à Stéphane de te prévenir, pour isoler nos conversations. Je suis au courant de tout, et les autres sont avec moi. Tu n'as que deux choses à faire : aller bouger l'Avocat et lui demander qu'il vérifie son fax. J'ai trouvé quelques idées pour faire sortir Faust et un vice de procédure patent qui obligera les flics à relâcher Séverine sans délai, à condition qu'ils ne se rendent compte de rien avant.

— Il ne répond pas au téléphone ?

— Non. Mais ça n'a rien d'étonnant. Comme nous sommes samedi, il est sans doute chez lui à tirer des lignes de coke et de la viande à foutre dans son jacuzzi, lâche Akemi avec une vulgarité qui ne lui ressemble absolument pas. Mais tu vas te rendre chez lui rapidement afin qu'il sorte son cul de l'eau et les nôtres de cette galère. Tu sais où il habite ?

— Oui, c'est son immense maison à Fontaine, répond Ernest. Mais j'y vais comment à cette heure-ci ?

— J'ai contacté Fredo. Tu as une voiture et notre meilleur pilote qui t'attendent au niveau

de cette hideuse pyramide bleue en ferraille, côté vieille ville de la Savoureuse. Quand tu auras le baveux sous la main, qu'il aura lu mon fax, dis-lui de me rappeler au plus vite. Mais je pense que ce ne sera pas nécessaire : je lui ai mâché le travail.

— Et ensuite ?

— Tu nous rejoins dans la dépendance. On travaille sur un projet. »

Alors Ernest a parcouru le chemin de son squat, proche de la gare, au parking du supermarché Monoprix. Une fois arrivé, il constate qu'une Peugeot 205 aux vitres teintées l'y attend déjà. Le pilote donne un coup d'accélérateur au point mort pour se signaler.

Alors qu'il approche du bolide, la vitre s'abaisse. C'est bien Fredo, le pilote le plus efficace qu'Ernest ait pu rencontrer, qui est au volant. Le grand blond aux cheveux taillés en brosse et au sourire indélébile lui fait signe de monter et ouvre la porte du côté passager de la 205, inondant la rue du morceau « Overkill » de Motörhead. Sur le côté droit de son cou, trois kanji japonais sont fraîchement tatoués. Ernest a été informé de ce détail par les autres. Leur signification est simple et cadre bien avec ce subordonné modèle : le premier caractère signifie surpasser, exceller ou dépasser, le deuxième symbolise le bruit, le son, et le troisième, veut dire rapide. L'ensemble donnant donc « plus rapide que le son », ce qui résume bien l'énergumène.

L'histoire de Fredo est assez tragique. Il a été victime d'un accident de voiture qui a créé une lésion irréversible sur une partie du cerveau. Résultat, il sourit en permanence et ne peut absolument plus se sentir stressé ou affolé. Du même coup, son appréciation du risque en général est altérée, il ressent ça comme un plaisir, exactement comme s'il vivait dans un jeu vidéo. Ça le rend très efficace dans les missions qu'on lui commande, mais ça peut aussi être terrifiant pour ceux qui montent avec lui en voiture.

En se posant sur le siège, Ernest sent les basses du morceau lui vriller les intestins et faire vibrer son thorax. Il se penche pour baisser le son au quart de son volume en rabrouant gentiment le pilote, juste par principe :

« T'aurais dû mettre encore plus fort, on ne t'entendait pas bien depuis Héricourt.

— Salut à toi aussi, Ernest !

— Salut Fredo ! Désolé, mais c'est un peu la panique. Ils ont serré Faust et Séverine. On doit trouver Alain Schmidt, l'avocat de la bande. Pour l'instant, je sais juste qu'Akemi a trouvé un vice de forme qui tient la route. Mais si un con de flic un peu plus malin que les autres mettait le doigt dessus et corrigeait les conneries de ses collègues, on perdrait toute chance de faire annuler la procédure.

— On fonce chez lui alors, dans sa grande baraque de Fontaine ? demande Fredo. Parce que je suis passé devant son cabinet et il est fermé. Je n'ai pas vu de lumière.

— T'as tout compris, mon Fredo. J'aurais juste une question avant de décoller : tu sais que tu n'as pas de plaque d'immatriculation à l'arrière ?

— Bien entendu que je sais. C'est moi qui me suis fait chier à la virer. »

Sur quoi Fredo démarre et part en trombe en pleine agglomération dans un concert de crissements de pneus. Au loin, un coup de sirène se fait entendre et des gyrophares se mettent à jouer de leurs lueurs bleues.

« Putain, les keufs !

— Arrête de t'inquiéter ! lâche le conducteur en souriant de plus belle. C'est pour ça que j'ai viré les plaques. »

Après deux virages très serrés pris à une vitesse qui frise l'inconscience, Ernest parvient à parler de nouveau :

« Justement, tu te fais remarquer et ça aggrave ton cas. Alors, désolé, mais je vois pas l'avantage.

— Ben tu devrais ! C'est plutôt logique. Quand les flics me prennent en chasse, ils ne voient que mon cul ! » répond le chauffeur en négociant un virage au frein à main avant de remonter l'avenue de la Laurencie.

Les policiers ne sont déjà plus visibles et le pilote passe devant l'entrée de l'autoroute en l'ignorant pour suivre la direction Pérouse-Chèvremont. Une fois enfoncé dans la première agglomération, il vérifie qu'aucun gyrophare n'est visible dans son rétroviseur puis éteint à la fois l'autoradio et les phares. Ensuite, ralentissant graduellement il entreprend de se garer

stratégiquement entre deux maisons, sur un chemin invisible depuis la route.

Alors qu'Ernest est encore accroché au siège, doigts rentrés dans la mousse, Fredo allonge le sien et ferme les yeux, comme pour entamer une sieste, toujours avec sa banane habituelle sur les lèvres.

Les freinages, virages brusques et autres pics de vitesse ont donné la nausée à Ernest. Mais il lutte pour ne pas vomir, pensant à la situation de ses comparses. Un seul objectif : pouvoir faire sortir Faust et Séverine.

« On attend quoi ? » demande-t-il après un moment de silence.

Fredo baisse le siège passager et appuie sur la poitrine d'Ernest jusqu'à ce qu'il s'allonge. Ne comprenant rien aux intentions du pilote, ce dernier sourit encore un peu plus largement, attend une dizaine de secondes et répond enfin :

« On attend ça ! »

Sirènes hurlantes, à pleine vitesse, deux voitures de police passent sur la route sans ralentir. Intérieurement, Ernest prie pour que ce ne soit pas trop tard, que les flics n'aient pas corrigé le vice de procédure que Kabuki a relevé. Il espère aussi qu'elle est sûre d'elle et que l'Avocat pourra exploiter la faille.

Parmi les sept inséparables, Ernest est le plus âgé. Il a fêté ses vingt et un ans en février. Faust est majeur depuis avril et Séverine n'a encore que dix-sept ans. En y pensant bien, Ernest pense deviner où se situe le vice de procédure, au moins pour elle : c'est une mineure. Ce point

aurait dû obliger les policiers à téléphoner à ses parents, qu'il s'agisse d'une affaire de stup ou pas. Mais ils n'en ont rien fait, sinon le bras long de son paternel l'aurait déjà fait sortir de garde à vue.

Pour Faust, en revanche, c'est bien plus compliqué. Il a dix-huit ans. Ernest se souvient encore de la fiesta organisée à cette occasion et des montagnes de coke qu'ils se sont envoyées. Néanmoins, Kabuki sait toujours où orienter ses efforts. Elle a deux coups d'avance sur les individus les plus retors, quatre ou cinq pour une personne lambda.

Toujours est-il que les sept sont liés par un serment. Ernest ne le briserait sous aucun prétexte. L'aide que lui ont apportée Faust, Séverine, Thomas, Akemi, Abel, et la petite Noémie lui a permis de surmonter sa jeunesse qui, sans eux, aurait été insupportable.

En voyant son reflet dans le rétroviseur, il se prend à sourire en pensant à ces réunions, à la salle des fêtes de Mundolsheim. C'était toujours magique lorsqu'ils étaient réunis tous les sept, ignorant les autres enfants déjà conditionnés. Il y a eu des moments hilarants, de la sincérité, des émotions partagées.

Franck sait à quel point le soutien des autres l'a aidé. Une soirée lui revient en mémoire, un souvenir auquel il accorde une importance bien particulière. Ça le ramène un peu plus de deux ans en arrière, le 1^{er} janvier 1993, lors de la fête du Nouvel An organisée par leurs parents et tous

les autres membres de la *camarilla* politique strasbourgeoise.

Une nouvelle fois, les parents des Sept du Purgatoire, comme ils s'étaient un peu tragiquement et pompeusement nommés, avaient interdit à leurs enfants de se fréquenter.

Ces amoureux du fric et du pouvoir avaient remarqué depuis un moment les liens étroits et anormaux que leur progéniture entretenait. Ils s'étaient coupés du reste du monde : la voie directe vers le camp des marginaux, des asociaux, des contestataires et autres mauvaises graines de la société. Pour des gens comme eux, pour qui le taux d'intérêt bancaire, leur image publique, mais surtout la conformité au système qu'ils rançonnaient sans en perdre une miette, étaient des valeurs bien plus précieuses que les liens parentaux, ce n'était pas une option. Pourtant qui est-ce, sinon eux, qui les ont poussés droit dans la marge ? L'ironie dépassait des sommets.

Il n'y avait plus qu'au centre communal de Mundolsheim qu'ils pouvaient se voir librement. Au début, ils s'y retrouvaient seulement le week-end. Ces rencontres s'étaient rapprochées, leurs sujets de conversation étant de plus en plus secrets. À l'époque, les conspirateurs se voyaient très souvent dans la semaine, pour le bonheur des sept inséparables qui, vu leur âge, étaient passés d'une salle à une autre. Ils quittaient le lieu de garde des enfants pour l'espace réservé aux adolescents. Les jeunes adultes, comme

c'était le cas d'Ernest qui avait déjà dix-neuf ans, y étaient également admis. Les ouvrages proposés étaient plus adaptés, les films disponibles et la musique censés l'être aussi. Mais ça ne marchait que pour ceux qui n'étaient pas des sept.

Dotés d'esprits plus sagaces et éveillés, d'une curiosité sans bornes et d'un mépris pour les produits destinés à la masse, ces derniers apportaient leurs propres baladeurs, leurs musiques considérées comme démoniaques, révolutionnaires, anarchistes, voire nihilistes. Le titre « Holiday » de Scorpions, s'il avait été écouté sur les enceintes, aurait été considéré comme le vecteur d'une agitation menaçante. Ne parlons pas de Metallica, voire pire : Burzum, Mayhem ou Sodom. Ils auraient fini internés dans l'heure, à n'en pas douter. Ils en riaient, un moyen comme un autre de supporter l'intolérable.

Avec application et ingéniosité, ils élaboraient ensemble des tactiques, mettaient en place d'éventuelles actions nuisibles visant à faire chier leurs parents. Mais lorsque l'un de ces stratagèmes fonctionnait, l'ivresse gagnait le club des sept.

En cette période, maturité aidant, ils commençaient tous à sortir de leur période hardcore, heavy et metal extrême au profit de cultures musicales et littéraires de plus en plus diverses et engagées, voire enragées selon les dires du père et de la belle-mère de Franck.

Ils voulaient un droit à la libre expression, une identité propre qui leur laissait le droit de chercher un avenir qu'ils auraient eux-mêmes choisi,

mais surtout une forme véritable de liberté. Par-dessus tout, il leur fallait se retrouver, ne plus être séparés, et le blocus mis en place par leurs parents représentait un véritable obstacle à ces doléances.

Leurs regards étaient les fenêtres de ces âmes en révolte, ils changeaient à une vitesse incroyable. Ils s'apparentaient bien plus à des canons de flingue qu'à des fragments de ciel bleu, vert ou n'importe quelle autre putain de couleur. Que du noir face à l'ennemi : c'était devenu une règle tacite.

Heureusement pour eux, les parents ne pouvaient pas séparer ces enfants dysfonctionnels pendant leurs messes au grand capital. Sans compter que la discrétion était prioritaire : il était impossible de les séparer sans éveiller l'attention de l'entourage. Surtout, il ne fallait absolument pas que ces réunions paraissent secrètes.

Les sept enfants maudits étaient liés depuis des années. Ils avaient tous commencé à s'ouvrir depuis un moment, à se confier les uns aux autres. Il n'y avait donc qu'entre eux qu'ils pouvaient se révéler vraiment et s'épancher.

Concernant la jeune Noémie, qui n'osait encore évoquer son calvaire qu'à mi-mots, le pire était envisagé, ce qui la plaçait au centre des préoccupations des autres.

La douleur consumait les esprits et les liait encore plus. La cohésion devenait de plus en plus sérieuse, et chacun était prêt à se sacrifier pour l'un des leurs.

Ce jour-là, Franck a décidé de décrire aux autres sa chambre et ses conditions de vie journalières. Il l'a fait sur le ton de l'humour, tenant à ne pas perdre la face. En tant qu'aîné du groupe, il avait sa fierté, et les autres faisaient semblant de n'y voir que du feu, riant de son humour noir et de sa dérision, mais retenant leur colère.

« C'est une pièce qui servait de débarras dans la maison de mon grand-père, raconta-t-il. Mais quand ils en ont hérité, mon père et ma belle-mère ont fait preuve de sens pratique : c'est devenu ma chambre. Le bruit de la chaudière est infernal l'hiver, je n'ai qu'une porte et aucune fenêtre. Quand ils m'y ont installé, il n'y avait qu'une vieille armoire métallique, une table en formica et deux tabourets. Mais mon vieux m'avait descendu un vieux matelas qu'il a posé au sol. Mais attention, il a été généreux : c'est quand même un matelas deux places ! »

Il jouait un peu de son accent pied-noir et de son don pour les imitations et la mise en scène. Tout le monde lâchait des petits rires pour atténuer la tragédie du récit.

« Alors j'ai récupéré des palettes pour me faire des meubles, des bibliothèques pour mes livres, des étagères pour mes disques et mes cassettes, a-t-il continué en mimant un confort total. J'ai construit un support pour ma chaîne hi-fi et les enceintes que Séverine m'a données. J'ai même mes planques pour mon herbe et mes bières. Un putain d'hôtel cinq étoiles, les potes ! Ce serait cool que vous passiez à l'occasion, je pourrais

vous faire écouter mes trente-trois tours des Bérurier Noir, histoire de vous faire une vraie culture musicale.

— Ah non ! dit Thomas Hornach en tirant ses longs cheveux blonds en arrière. Pour moi, il n'y a que le metal ! Un bon morceau de Megadeth, ou alors de Motörhead. *Ace of Spades*, genre !

— Pourquoi pas *And Justice for All*, de Metallica ? a suggéré Faust en relevant sa chevelure rasée à blanc de la nuque jusqu'à cinq centimètres au-dessus des oreilles. C'est leur meilleur album !

— Parce qu'il n'y a pas de justice dans ce monde de merde », a répondu spontanément, mais timidement Akemi, un sourire amusé au coin des lèvres.

Les Sept ont éclaté de rire de concert. Ensuite, ils se sont mis à débattre de l'engagement des différents groupes de musique suivant les mouvements. Le moment était idéal pour changer de sujet et arrêter le calvaire de Franck, déjà surnommé Ernest.

Pour autant, rien de ce qui a été dit, aujourd'hui comme dans le passé, n'est oublié. Au sein du groupe, on n'oublie jamais, c'est une règle d'or. Et, surtout, on ne pardonne pas.

Franck était âgé de dix ans quand la famille a quitté l'Algérie pour la France. Aîné de ses cinq demi-frères et demi-sœurs, et dyslexique, il est vu comme un moins que rien. Pour son géniteur, il est depuis très longtemps considéré comme une cause perdue et traité comme s'il était invisible.

Pour sa belle-mère, il n'existe tout simplement pas.

Franck est le seul fils de la première épouse de son paternel, décédée d'un cancer foudroyant alors qu'il n'avait que deux ans. Depuis, Charles Fourniel a trouvé un excellent parti en se remariant avec une jeune femme de vingt ans plus jeune que lui, issue de l'une des branches de la famille d'un ancien chef d'État libyen. Ce mariage a été profitable aux deux camps, faisant gonfler leurs fortunes.

Seul Franck n'en a jamais profité. Bien au contraire, il a trinqué plus qu'à son tour, et ça n'allait pas cesser de sitôt. Ses demi-frères et demi-sœurs profitaient de la situation pour le traiter comme un chien eux aussi. Ils lui avaient trouvé son sobriquet en cherchant parmi les prénoms bien français, mais ayant mal vieilli, le but étant de souligner sa différence avec eux.

Ainsi naquit Ernest.

Pour ne pas craquer, il a préféré en rire : il en a même fait son alias officiel, ce qui a eu le don d'agacer les harpies dont il partageait la moitié des gènes. Mais ça n'a finalement fait qu'exacerber la situation et creuser l'écart entre lui et le reste de la famille. Ils ont continué à le persécuter régulièrement, le poussant souvent à bout. Mais Franck avait ses limites, comme tout le monde, et il avait toujours eu tendance à sortir de ses gonds quand ces dernières étaient dépassées, ce qui arrivait souvent. Comme il était déjà trapu et un peu rond, mais néanmoins musclé, il tabassait régulièrement l'un de ses bourreaux

ou, lorsqu'il s'agissait des deux filles, s'acharnait à les humilier ou à les rendre folles de rage grâce à des ruses aussi vicieuses que l'était cette brochette de gamins pourris gâtés.

Mais il n'y avait aucune justice, le fautif a toujours été et est toujours désigné d'office ; Franck subissait les foudres paternelles.

« En plus, j'ai réussi à aménager une chambre d'ami ! ponctua-t-il. J'en connais deux qui pourraient en profiter au lieu de se grimper dessus en public. »

Sur ces paroles amusées, il a fixé Séverine, blottie dans les bras de Faust. C'était devenu systématique depuis maintenant plus d'un an : chaque fois qu'ils pouvaient se voir, ils ne pouvaient s'empêcher de se coller l'un à l'autre. Jamais il n'y avait eu le moindre baiser, pas plus que de contact intime, mais c'était plus fort qu'eux.

Du haut de ses douze ans, la jeune Noémie a lâché un petit rire cristallin.

« C'est vrai qu'il faudrait penser à loger les amoureux, a-t-elle proclamée d'une voix amusée. Ce serait trop cruel de les séparer.

— Du calme, gamine ! a répondu Faust avec un rire gêné. Déjà que tu devrais encore être dans la salle des petits à regarder des dessins animés...

— Non, mais ça va pas la tête ? a-t-elle lâché avec une indignation jouée. On a presque le même âge, je te dirais !

— À trois ou quatre ans près, a rétorqué Séverine. Mais, quoi qu'il en soit, tu sais bien

qu'on t'aime trop pour ne pas te garder près de nous. »

Les yeux de la benjamine de la bande se sont mis à briller : elle aurait tout donné pour que ces après-midi ou soirées passés ensemble se prolongent à l'infini. C'était le cas pour chacun d'eux.

« Allez, petite chipie ! a lancé le beau blond. Tu vas être punie ! Il faut appliquer le châtiement pour impertinence envers les grands : une séance de chatouilles ! »

Il s'est jeté sur elle en riant et a fait courir ses doigts contre ses côtes, provoquant des hoquets de rires aigus contagieux. Akemi a souri et fermé les yeux de bien-être, cherchant à aspirer toute l'énergie positive qui se dégageait de cet instant.

Alors que les rires et les mots emplissaient la pièce, Ernest est allé voir Cathy et Fanny, les deux sœurs Deloie. Même si elles ne faisaient pas réellement partie du club fermé, elles et leurs propres démons s'en approchaient vraiment. L'aînée, déjà presque majeure, avait beaucoup de sympathie pour ce groupe de disjonctés. Lorsqu'Ernest lui a discrètement passé un objet en lui glissant quelques mots à l'oreille, ses lèvres se sont tordues dans un sourire malicieux. Fanny s'est approchée, elle aussi, déjà prête à aider les sept amis. Quelques mots de sa grande sœur et cette petite blonde aux longs cheveux a lancé une diversion contre la douzaine d'autres adolescents qui chantaient sur le morceau *Hélène*, de Roch Voisine.

Avec espièglerie, Fanny a réussi à faire lever la tête et fermer les yeux de tout le monde pour chanter le refrain ridicule. Elle a lancé le mouvement, bras se balançant dans les airs, et le troupeau a suivi.

*Hélène things you do
Make me crazy about you
Pourquoi tu pars, reste ici
J'ai tant besoin d'une amie*

Pendant ce temps, elle a abandonné l'assemblée dans cet état d'émotions adolescentes grotesques pour glisser la cassette de Franck dans le lecteur. En appuyant sur Lecture, elle a fait passer l'amplificateur du lecteur CD à la fonction cassette audio, montant habilement le son presque au maximum pendant les quelques secondes de silence imposé par la transition.

Alors qu'elle avait déjà filé, Fanny a éclaté de rire, tout comme sa sœur Cathy quand la salle s'est gonflée du beat synthétique et du son grinçant de la guitare rythmique des Bérurier Noir. Les ados normalisés ont sursauté, certains ayant glissé dans un état de panique réel.

C'est alors que les Sept du Purgatoire se sont dressés comme des clowns montés sur ressorts. Ils se sont mis à danser comme des damnés. Lorsque la chanson a commencé, ils scandaient en chœur, accompagnés par les frangines complices :

*Un raya de bambins livre aux flammes leurs
landaus !
Une ribambelle de nains fout le feu dans
l'métro !
Une armée de gamins qui brûle les
magasins !
Trois millions de lycéens carbonisent leurs
bouquins !
Une concierge allumée fout le feu au
quartier !
Le président fêlé enflamme l'Élysée !
Trois secrétaires en chaleur calcinent leur
directeur !
Une tribu de bonnes sœurs incendie le Sacré-
Cœur !*

L'un des enfants du camp des obéissants s'est mis à regarder ces furies en train de hurler, de danser, de partager un pogo lent. Ce désordre devait être contraire à ses principes, car il s'est approché courageusement des agités en les fixant avec insistance et défi, les bras croisés.

Il se voulait menaçant, ne se rendant pas compte de la prise de risque encourue en approchant un groupe à ce point soudé.

Alors que les Sept et les sœurs Deloie scandaient le refrain, composé uniquement d'une mélodie hurlée, il a fait signe à d'autres *gentils garçons* qui se sont avancés à leur tour. Malgré la menace qu'ils cherchaient à générer, les Sept du Purgatoire ne les ont pas même remarqués. Ignorés, ces représentants de l'ordre établi et de la bonne société perdaient patience. Mais

ça n'empêchait pas le groupe d'indésirables de répéter en hurlant le refrain simpliste :

La, la, laaa, la, la, lai !
La, laaaa, la, lai la, lai !
Laaa, la, la lai !
Laaa, la, la lai !

En bonne provocatrice, Séverine avait fini par remarquer et reconnaître Sébastien Bohler, le capitaine de l'équipe de foot junior de la Wintzenheim. Elle est alors sortie de la ronde et s'est mise à lui hurler le *bis* de ce chant guerrier à moins de cinq centimètres du visage.

Penchés sur le système audio, les deux garçons annoncèrent qu'ils ne pouvaient rien faire car le commutateur de pistes avait été arraché, à l'instar du bouton de réglage du son. Comme la prise de courant était du côté de ces clowns allumés, le footballeur ne pouvait pas débrancher et s'est senti soudain profondément blessé dans son orgueil.

Sa réaction a été aussi soudaine qu'irréfléchie : il a envoyé une grande gifle à Séverine qui ne l'a pas vu venir. Elle en a perdu l'équilibre et a volé à travers la pièce.

Voyant ça, Faust a radicalement changé de visage. Le front en avant, dents serrées, lèvres ouvertes, comme une bête prête à l'attaque : il est devenu méconnaissable.

Personne n'a eu le temps de faire quoi que ce soit, pas même de réagir ni de désamorcer la situation. Alors que Séverine émergeait

péniblement, couchée au sol, la bouche en sang, son âme sœur était déjà sur Bohler. Les coups ont commencé à pleuvoir, et Faust a pris une série de directs et de crochets au visage qui auraient pu le mettre K-O. Au lieu de ça, il s'est relevé en riant comme un damné, stoppant Franck et Thomas qui tentaient de lui venir en aide en écartant les bras.

Les coups que son père lui donnait étaient sans doute dix fois plus puissants, et il les encaissait depuis des années. C'est sans doute pour ça qu'il s'est mis à hurler de rire en se ruant sur le fana du ballon rond. Celui-ci s'était placé en garde régulière, s'attendant à une riposte dans les règles.

Mais rien ne s'est passé comme on aurait pu l'imaginer : Faust lui a sauté dessus de façon à se retrouver sur lui. Pesant de tout son poids, agrippant sa proie couchée au sol, sur le dos, il a commencé par lui déchirer la moitié de l'oreille avec ses dents avant d'attaquer son visage. Il lui a alors arraché un morceau de joue, le bout du nez, puis a enfoncé son pouce droit de toutes ses forces dans l'orbite gauche, lui comprimant l'œil à l'intérieur, bien décidé à le sentir éclater comme un grain de raisin.

Le pauvre gosse s'est mis à hurler, il appelait sa mère, son père, Jésus, la Sainte Vierge et tous les saints. Mais il demeurait seul, car les six autres s'étaient placés de manière à ce que ce soit impossible de lui venir en renfort sans affronter l'un des leurs.

Alors que le footballeur était au bord de l'inconscience, un des siens a tenté de faire le forcing pour passer, essayant d'impressionner une adolescente à la mine pincée. Le malheureux a décidé de s'en prendre à Abel. Il s'est rué sur lui et a commencé à enchaîner les coups de poing au visage, frappant de toutes ses forces. Il voulait mettre toute son énergie dans cette attaque surprise pour être certain de coucher son adversaire au plus vite. Mais après une quinzaine de frappes acharnées, il a stoppé son attaque, les poings déformés par plusieurs phalanges cassées. Pour sa part, Abel Toledo, le visage enflé et ruisselant de sang, n'a même pas esquissé une grimace de douleur. Un masque d'incompréhension et de pure terreur s'est abattu sur le visage du jeune qui avait voulu jouer les héros.

Sérieusement amoché, le plus dangereux des sept est resté immobile et l'a fixé, inexpressif, pendant une trentaine de secondes qui ont paru durer des heures à l'agresseur essoufflé, les mains endolories et pesantes. Après cette attente, Abel a serré les poings, faisant craquer toutes ses phalanges dans un bruit sinistre. Une peur intense a envahi ce faux dur, l'engloutissant comme un tsunami. Son regard perdu s'est transformé lui aussi : la terreur qui l'envahissait s'y est affichée.

C'est seulement alors qu'Abel s'était décidé à lancer l'offensive. Il s'est avancé, sans même un grognement, puis a sauté sur son agresseur afin de le coller au sol et de se coucher sur lui. Il s'est mis à secouer la tête pour que son sang

gicle sur la peau, les cheveux et les fringues du petit bourgeois. Une fois l'ennemi couvert de son hémoglobine et dans un état de panique incontrôlable, Abel a entrepris de lui donner des coups de tête dans le nez, les tempes, les dents. Tout son visage a été martelé, froidement et méthodiquement, alors que Faust poursuivait son travail de destruction totale de celui qui avait osé toucher Séverine.

Alors que la chanson « Petit agité » venait de commencer, les portes de la salle se sont ouvertes en grand. Des adultes sont entrés et ont entrepris de calmer les enragés. Ils ont commencé par les arracher des corps inertes de leurs proies. Si Ernest a arrêté de frapper le petit con qui est venu s'attaquer à lui, laissant son corps s'effondrer sur le sol, et si Abel n'a pas trop résisté non plus, Faust, pour sa part, semblait bien décidé à poursuivre. Il n'était plus lui-même et refusait de relâcher la pression de ses mâchoires sur le menton de Bohler alors que deux parents le tiraient par les jambes. En voyant cet acharnement, Séverine a hurlé en sautant sur le dos de l'un des intervenants et imprimé un étranglement sur lui. Elle a finalement été rejetée au sol par un autre adulte, venu renforcer les parents horrifiés par le sang, la chair et le niveau incroyable de violence déployée. Il a aidé à faire lâcher Faust sans tarder en hurlant :

« C'est à qui cette hyène ? Faudrait penser à l'enfermer ! »

C'est à ce moment qu'une voix puissante et grave a répondu à la question, sans avoir besoin

de crier, freinant immédiatement la rage de Faust et paralysant tous les autres, adultes inclus.

« Elle est à moi, l'hyène ! »

Alekseï Golovkine se tenait debout au centre de la pièce. Visiblement craint de tous, autant que son acharné de fils venait de le devenir, il a fait cesser la boucherie en cours par cette simple intervention.

Cet homme plafonnant les deux mètres était d'une constitution très solide, taillé comme un joueur de rugby. Il portait des bacchantes qui tombaient presque jusqu'à ses pectoraux et un crâne rasé à blanc. Des lunettes fumées, un manteau en peau de mouton retournée, un jean et une chemise noire venaient parfaire la silhouette. Tout le monde le connaissait et le craignait. Il était de notoriété publique qu'il avait été l'un des dirigeants les plus radicaux des campagnes d'affichage pour les élections : les colleurs des autres partis devaient avoir une sacrée paire de couilles pour venir le défier sur son territoire à l'époque. Mais depuis, il dispensait des services plus importants et était considéré comme l'un des piliers de la *camarilla* qui complotait entre ces murs.

Alors que Michel Bohler était penché sur son fils et pleurait en voyant son visage mutilé, il a malgré tout ravalé sa colère et demandé qu'on appelle les secours.

« Désolé, Michel, a dit Golovkine en s'approchant. Je peux t'assurer que ça ne se reproduira plus. Je vais te donner les coordonnées

d'un chirurgien esthétique efficace. Je paierai les frais, ça va de soi.

— Merci monsieur Golovkine, a-t-il bredouillé. C'est très généreux de votre part. Mais on ne sait même pas qui a commencé. Mon fils peut être soupe au lait parfois...

— N'en parlons plus ! a coupé le Russe avec une fermeté calculée. Faust ! Viens ici, on rentre. Tu m'as suffisamment fait honte. »

Le visage tuméfié et couvert de sang, l'adolescent a obéi sans broncher. Les six autres savaient déjà que la suite allait être dure pour leur ami. Mais aucun d'entre eux n'avait le pouvoir d'y faire quoi que ce soit.

La musique éteinte, l'ordre est revenu lentement à l'intérieur alors que Golovkine et son fils sortaient pour regagner la voiture.

Les rires étaient terminés pour tout le monde.

« Je sens que ça va mal tourner ! » a soufflé Séverine à Akemi qui ne pouvait que resserrer son étreinte et ravalier sa propre inquiétude.

C'est ce soir-là, une fois rentrés, qu'Alekseï Golovkine a brisé toutes les incisives, trois canines et deux prémolaires à son fils, bien décidé à lui passer l'envie de mordre qui que ce soit.

Faust a toujours été comme ça, à prendre des risques pour ses proches. La moindre des choses pour Ernest, en homme d'honneur qu'il se veut, est de continuer ainsi. Défendre et aider ses amis, peu importe le prix. S'il fallait raquer, il passerait à la caisse sans discuter.

Et même si l'Avocat ne peut rien, on ira tirer Faust de force de ce commissariat ! se promet Franck. On ne laissera personne derrière ! Pas nous, surtout pas après tout ça !

C'est alors que le véhicule est brutalement tiré vers l'arrière, puis vers la gauche. Ernest sent des frissons le saisir au niveau de l'estomac. Il met quelques secondes pour comprendre ce qui vient de se passer. Fredo, sans prévenir, a remonté son siège et repris la route vers Fontaine, via la nationale, quelques minutes après que la voiture de flics est passée par là.

6

Dimanche 21 mai 1995 – 03 h 17 – Belfort

Après deux remises en cellule, sans même une heure pleine pour se reposer réellement, la technique de privation de sommeil se poursuit. Deux policiers en uniforme et à l'allure de cow-boys viennent *de nouveau* chercher Séverine, lui font *de nouveau* monter les étages et la jettent *de nouveau* en pâture à ce monstre d'arrogance et d'agressivité de Müller. Ce dernier est déjà prêt, manches de chemise retroussées sur les avant-bras. Il est planté dans le bureau qui fait office de salle d'interrogatoire. Cette fois, l'ambiance monte de quelques degrés en température. C'est le grand jeu qui est sorti, des méthodes à l'ancienne. Cet idiot de flic doit être

un grand amateur de polars pour se la jouer dans le registre. Une lampe de bureau orientée en pleine face oblige Séverine à froncer les sourcils. Il est plus de 3 heures du matin, et ce sadique la cuisine depuis de nombreuses heures.

« Nom, prénom, date et lieu de naissance. »

C'est bien la sixième fois que le lieutenant prend sa déposition. Séverine tente de rester cohérente et de garder son calme. Elle sait que la flicaille n'attend qu'une contradiction pour la faire vriller. Alors elle répond à toutes les questions lentement. Un nouveau flic est avec lui depuis le départ de l'ancien, le lieutenant Cuvier. Il s'agit visiblement d'une nouvelle recrue. C'est un petit brun aux yeux bleus qui porte une coupe de cheveux très courte, de celles qu'on voit surtout chez les militaires. Il tente de paraître méchant et menaçant, mais il est aussi crédible que de Funès dans *Le Gendarme de Saint-Tropez*. C'en est presque attendrissant.

Les questions tombent avec la régularité navrante d'un métronome, mais certaines sont tournées différemment : le flic cherche à faire remonter des contradictions. Son petit jeu pourrait être facile pour Séverine si elle n'était pas aussi fatiguée et n'avait pas tant envie d'une cigarette. Le tout est de garder un semblant de cohérence dans ses réponses et Séverine a toujours été douée à ce petit jeu. Elle gagnait toujours à celui du « ni oui ni non » quand elle était gamine.

« D'où provient cette somme d'argent ? insiste le nouveau venu en faisant mine de savoir ce

qu'il fait. C'est une grosse somme. Comment tu justifies ça ?

— Ben, pour commencer, j'ai pas de comptes à te rendre, trou du cul. »

Müller la gifle, lui ordonne de répondre à la question et la met en garde :

« Tu sais que je pourrais te coller un chef d'accusation pour outrage à un officier des forces de l'ordre ?

— Toi, un officier ? s'étonne-t-elle avec une moquerie provocante. Ils ne doivent pas être très regardants sur les critères de sélection dans la police. Avec un BEP ils font un commissaire, c'est ça l'idée ? »

Nouvelle gifle, plus forte, en plein dans l'oreille. Le coup la secoue méchamment, mais Séverine continue à lui sourire alors qu'il insiste :

« Réponds à mon collègue, merdeuse !

— C'est mon argent de poche, le cumul de mes cadeaux d'anniversaire, dit-elle avec un rictus agaçant. Mes parents, mes tantes, mes oncles, mes grands-parents, et même le Saint-Esprit : ils ne se lassent pas de me faire des cadeaux.

— Ah oui ? lance le bleu. Mais on n'est pas en décembre à ce que je sache ! Noël est passé depuis un bail.

— Bien vu, Sherlock ! Mais il n'y a pas besoin d'occasion particulière. C'est souvent qu'on me file une enveloppe juste pour me faire plaisir, pour que je puisse m'acheter ce que je veux. Je suis sûr que si on cumule, je gagne plus d'argent de poche dans un mois que vos deux salaires

réunis. J'ai une famille blindée de fric, je serais bien conne de refuser !

— Mais ça n'explique pas pourquoi tu avais autant sur toi, insiste-t-il. Alors pourquoi une telle somme en liquide à cette heure de la nuit ?

— C'est illégal ?

— Non, mais c'est suspect. »

Exaspérée, Séverine soupire et lève les yeux au plafond en secouant la tête avant de leur resservir la même réponse que les cinq fois précédentes.

« J'avais envie de m'acheter des fringues et des disques cet après-midi, répète-t-elle dans un soupir las. Mais j'ai rien trouvé. Comme je ne suis pas rentrée, j'avais toujours le fric sur moi. Ça va faire dix fois que vous me posez cette putain de question. C'est une garde à vue ou un test pour vérifier si j'ai développé Alzheimer ? »

Le nouveau semble déjà sur le point de s'écrouler. Il vient à peine d'arriver que, déjà, il comprend qu'il ne tirera rien d'elle. Jamais il n'avait vu une personne aussi jeune avec autant d'aplomb, tout à la fois imperturbable et sarcastique.

Il faudrait songer à changer de carrière, se dit-elle en le regardant. Visiblement, ce n'est pas une affectation pour toi. Tu serais mieux derrière un bureau.

Müller est rouge de colère et semble sur le point d'exploser. Ce manège dure, Séverine reste impassible. Elle sent que la patience de Cuvier s'émiette au fur et à mesure de leur face-à-face. D'une déposition à l'autre, il perd un peu de son flegme. Le jeune arrivant veut poursuivre,

mais le lieutenant le prend de court. Il prend la relève avec un air décidé pas très convaincant. La fatigue et le stress ont rendu sa voix bancal, il parvient néanmoins à bafouiller quelques mots :

« Tu te balades en ville, la nuit, avec un couteau et un paquet d'argent liquide sur toi ! lui aboie-t-il en pointant ses affaires du doigt. Et t'as vu l'état de ta carte d'identité ? Elle a l'air de sortir de la machine à laver ! Ce n'est pas un comportement normal et, à ce titre, c'est un comportement suspect.

— T'es un vrai génie toi, tu le sais ? balance Séverine en riant sans retenue. T'es vraiment pitoyable ! Tu ferais bien d'aller boire un café, ou te faire un rail de coke dans le local des scellés, même si la meilleure solution serait carrément d'aller te coucher. Mais en tout cas, tu ne peux pas continuer comme ça : tu es en train de plier, là ! Ça crève les yeux. Ça ne fait pas professionnel et, *à ce titre*, ça fait vraiment désordre. »

Ces mots mettent les nerfs de Müller à vif. Il est prêt à lui balancer un coup de poing dans l'estomac, de ceux qui coupent le souffle. Mais il serre les dents et se reprend, retrouvant une mine aussi crédible que possible après avoir enchaîné plus de vingt-quatre heures de service et déjà bien entamé une nuit blanche. Contre toute attente, il poursuit :

« Et c'est quoi ton excuse pour avoir été retrouvée attablée dans un bar douteux avec un trafiquant notoire ? Que veux-tu que l'on en déduise ? »

Il fait une courte pause et reprend avec une voix douce, presque bienveillante :

« Je vais être franc avec toi, mais j'espère ne pas avoir à le regretter. Je suis en train d'essayer de t'aider, parce que ça me fait chier de savoir que tu n'as aucune idée de ce qui est en train de t'arriver. Tu es en train de couvrir une pourriture ! Netchaïev est décidé à tout te mettre sur le dos pour sauver son cul. Je ne devrais pas te le dire, mais mes collègues et ma supérieure m'en ont informé durant ton dernier voyage en cellule. Et ça me fait chier que ce soit toi qui trinques pour une raclure pareille. »

La fille a soudain l'air d'avoir pris un choc violent en plein thorax. Müller peut presque la voir s'effondrer, s'écrouler de l'intérieur. Elle vacille légèrement, les yeux ronds.

« Ne me dis pas que tu es surprise ? ajoute-t-il. L'honneur des truands, la parole des caïds... tout ça, c'est bon pour le cinéma ! Les petites frappes dans son genre n'ont de respect pour rien ni personne. Ce sont de beaux parleurs, c'est tout. »

Sérieusement ébranlée, la main sur le front et les yeux au sol, Séverine lâche un long soupir. Elle ne voit pas la satisfaction dans le regard de l'officier de police.

« C'est ta dernière chance ! lâche-t-il en lui posant une main sur l'épaule. Ce serait dommage que tu gâches ta vie comme ça, pour protéger une enflure qui te charge à mort. Alors je vais aller boire un café, comme tu me l'as conseillé, mais tu ferais bien de penser à ma proposition.

Je ne peux que te conseiller de bien réfléchir à ta position en ce moment. »

Il y a comme un flottement dans l'air, un silence épais et lourd. Müller voit alors des larmes couler sur les genoux de Séverine. Il trouve le moment idéal pour sortir et se rendre dans la salle d'interrogatoire où la capitaine Lekain et le lieutenant Carin, ses collègues du service régional de Besançon, travaillent au corps Netchaïev avec toute l'intensité dont il les sait capables.

7

Dimanche 21 mai 1995 – 04 h 01 – Belfort

En entrant dans la salle aux murs gris, Yvan Müller voit que le caïd de bas étage est avachi sur sa chaise, bras croisés, jambes écartées. La capitaine Sylvie Lekain, qui est en charge de la direction de son groupe, est debout de l'autre côté de la table, face à la porte. Laurent Carin, avec lequel il s'entend bien, est appuyé contre le mur, juste à côté du suspect.

« Je répète ma question, Netchaïev, et j'aimerais que tu arrêtes de nous faire perdre notre temps, lance fermement la capitaine. Où étais-tu le soir du 15 mars ? »

Alors que Müller approche et se place lui aussi contre le mur, face à son collègue, l'Hyène l'observe du coin de l'œil. Un court instant avant de lever les yeux en répétant la date :

« Le 15 mars... Le 15 mars... susurre-t-il en se creusant visiblement la tête. Mais attends ! Tu parles du 15 mars de cette année ?

— Non, le 15 mars 1936 ! ironise la capitaine en passant nerveusement les doigts dans ses cheveux blonds. Bien entendu que je parle de cette année ! Tu devrais t'en rappeler pourtant ! »

Tout à coup, Netchaïev tape dans ses mains, visiblement éclairé par la réponse.

« Mais oui, je m'en souviens ! répond-il sur le ton de l'évidence en fixant la femme dans les yeux. J'espère que tu ne m'en veux pas, j'avais totalement zappé !

— Arrête tes conneries et réponds à la question ! ordonne le lieutenant Carin en lui donnant une grande claque derrière la tête.

— C'est pas la fois où je t'ai sodomisée toute la journée dans ta voiture de service ?

— Putain, mais quel merdeux ! se lamentait-elle en posant son front sur sa main. C'est pas possible ! Tu dois aimer les coups dans la gueule !

— Pas autant que toi tu kiffes les coups dans le fion ! Mais en tout cas j'en suis sûr maintenant : c'est bien ça ! Je m'en souviens clairement ! » lâche-t-il finalement, exhibant sa dentition en titane avant de partir dans un rire exaspérant.

Alors que la capitaine s'assoit sur sa chaise en soufflant de fatigue et de frustration, le lieutenant Carin réagit instinctivement à l'insulte. Il passe le bras autour du cou de Netchaïev, et se met à serrer. De drôles de bruits sortent de sa bouche, et Müller tape sur l'épaule de son

collègue, se demandant s'il n'est pas déjà en train de s'étouffer. Quand Carin relâche la pression, il comprend qu'il n'en est rien : il est en train de rire à en pleurer.

« C'est pas possible : j'ai jamais vu ça ! s'étonne Müller. Il est complètement givré ce type !

— C'est comme ça depuis qu'on est arrivés, lui glisse Carin. Je commence même à avoir du mal à le cogner, ce malade ! »

Il tend ses mains pour montrer ses phalanges enflées, allant du rouge au violet. Certaines sont sûrement fêlées, voire carrément fracturées. Alors que les rires continuent de résonner dans la pièce, le nouvel arrivant serre les dents et vient faire face à Netchaïev. Celui-ci a le visage tellement enflé, tuméfié et entaillé qu'il est à peine reconnaissable.

Cette fois-ci, c'est au tour de Müller de réagir au manque de respect envers sa supérieure. Il envoie un violent coup de poing qui touche Faust en plein dans la tempe.

L'Hyène tombe au sol, mais son rire redouble, ce qui a l'air d'anéantir les deux collègues en charge de l'énergumène. Faust est redressé par Carin, mais refuse de se rasseoir, semblant préférer rester sur le sol. Mais Yvan Müller, la rage au ventre, le relève avec force. Il le rassoit sur sa chaise en ne supportant déjà plus son rire qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Il lui attrape fermement le menton en lui faisant tourner la tête de force jusqu'à trouver son regard. Une fois que c'est fait, il serre sa prise et commence à donner des petites claques dans le visage.

« Tu vas arrêter de parler comme ça, connard ! hurle le second du groupe. Tu vas répondre à la question maintenant !

— Lâche-moi, fils de pute ! grogne Faust. Arrête ça, salope de flic ! Je vais te saigner comme un porc !

— Alors, réponds à la question ! La capitaine te demande ce que tu faisais le 15 mars. Et tu vas lui répondre, sale petite frappe !

— OK, ça va ! réplique Netchaïev. C'est bon, faut vous calmer ! Vous êtes des chauds à Besançon, hein ? Des vrais cowboys. Le Doubs est devenu pire que le Far West !

— C'est rien de le dire, insiste le lieutenant en l'attrapant par le col cette fois. Et ça peut devenir encore bien plus chaud que ça, je te le garantis !

— Ouais, peut-être, convient Faust. Mais pas autant que cette chiennasse que vous appelez capitaine : faut pas lui en promettre à cette cochonne, hein ! Il faut lui en donner de la bite ! Si elle avait un compteur kilométrique au cul, il aurait déjà fait trois tours... »

C'est un violent coup de tête qui part avec violence et vient ouvrir le front du trafiquant. Il arrive à se rattraper au bureau et à ne pas tomber, sur quoi le flic le saisit encore une fois, un peu plus fort, à la limite de l'étranglement.

« Ça va, arrête de jouer au chaud ! Je vais répondre, mais d'abord tu me lâches ! »

Yvan Müller desserre son étreinte et le prévenu retire la main du flic de son T-shirt. Mais

le lieutenant insiste, cherche à travailler à chaud autant que possible :

« Alors, tu vas répondre, maintenant ! exige Müller.

— D'accord..., lance Netchaïev qui semble enfin prêt à collaborer. Mais j'exige quelque chose avant, c'est donnant-donnant.

— Tu veux quoi ? aboie Carin. Parce qu'on a déjà perdu suffisamment de temps avec toi, crétin. »

Netchaïev fait mine d'être dompté et prend quelques secondes pour souffler.

« Alors ? lâche sèchement Carin. Le 15 mars ! Tu vas répondre maintenant !

— D'accord, je vais vous le dire », souffle-t-il avant de boire une gorgée d'eau dans le gobelet posé devant lui, visiblement abattu. Du sang coule de son visage jusqu'à son jean.

La réponse va tomber, et Müller s'en frotte déjà les mains. Quand Faust Netchaïev relève la tête, il se tourne vers le flic qui commence déjà à plastronner.

« C'est bon, je vais tout vous dire... », dit-il en le fixant droit dans les yeux.

Après quoi il désigne la capitaine d'un coup de menton, sourit largement, et lance une nouvelle estocade :

« Mais d'abord, je veux qu'elle me suce la queue ! »

Un direct atteint Netchaïev en plein visage, lui écrasant le nez et les lèvres. Il tombe à la renverse en riant comme un clown sous LSD. La situation, déjà décourageante, le devient encore